

# sommaire du n° 88, mai 2014

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris	
<i>Jouissance, amour et satisfaction</i>	
Patrick Barillot, L'autre satisfaction	6
Rosa Guitart-Pont, Les universaux	13
Vicky Estevez, Jouissance, satisfaction, satisfaction de fin	20
■ Journée du Forum du Champ lacanien du Brabant (Belgique)	
<i>Pourquoi les forums du Champ lacanien ? L'École, un corps vivant</i>	
Zehra Eryoruk, « Du transfert de travail... »	27
Coralie Vankerkhoven, L'École : un choix ?	32
Marc Strauss, Le corps parlant	39
Concetta Ciuro, Depuis « le sujet parle avec son corps » jusqu'à « je parle avec mon corps »	45
Bernadette Diricq, L'inconscient : enseignement ? transmission ?	51
■ VIII <sup>e</sup> Rendez-vous de l'Internationale des Forums du Champ lacanien	
<i>Les paradoxes du désir</i>	
Préludes	
Susan Schwartz, Du désir et de la mort	59

Directeur de la publication

**Patrick Barillot**

Responsable de la rédaction

**Patricia Zarowsky**

Comité éditorial

**Danielle Ballet**

**Wanda Dabrowski**

**Claire Duguet**

**Irène Foyentin**

**Didier Grais**

**Sophie Henry**

**Stéphanie Le Blan**

**Françoise Lespinasse**

**Kristèle Nonnet**

**Éliane Pamart**

**Jean-Luc Vallet**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## *Billet de la rédaction*

Jouissance, amour, satisfaction,  
Toujours *Encore* en question  
Aux séminaires du jeudi de Paris  
Trois travaux ici retranscrits.

« L'autre satisfaction » de Patrick Barillot est le premier ;  
Le rapport de cette autre satisfaction au besoin est développé  
Sa situation dans l'inconscient précisée.  
À la jouissance phallique elle répond  
Quand une fois refoulée, remplacée,  
Elle peut être repérée  
*Via* le langage, surgissant dans les universaux  
Entre autres, le bien, le vrai, le beau.  
Les universaux, moyenâgeuse querelle ?  
Rosa Guitard-Pont nous montre en quoi elle reste actuelle.  
Vicky Estevez aborde davantage la satisfaction de la fin de l'analyse  
« Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise »...

Quittons Paris pour Brabant en Belgique – forum rattaché  
Où des questions sur l'École et l'inconscient se sont posées  
Lors de journées organisées en mars dernier.  
Zehra Eryoruk interroge l'École, sa fonction,  
Ses dispositifs pour une transmission ;  
Le refoulement ? Tenter d'y parer  
Malgré les impasses rencontrées,

Un transfert de travail dans des lieux pour élaborer  
 Cartels, contrôles, séminaires, journées.  
 « L'École : un choix ? » Coralie Vankerkhoven interroge l'engagement  
 Pour mettre au travail une conception de l'inconscient  
 Permettant avec d'autres d'élaborer  
 De passer à une cause commune partagée.  
 Marc Strauss intervient à propos du corps parlant  
 Quand l'excitation se fait sollicitation  
 L'inconscient fait objection  
 Se savoir d'un sexe : une fiction.  
 Concetta Ciuro reprend les thèses de Lacan  
 Au sujet de l'inconscient  
 Et pour l'illustrer  
 Des extraits d'un livre de Jean-Paul Sartre sont proposés.  
 Bernadette Diricq interroge la psychanalyse  
 La spécificité de son enseignement  
 Et comment transmettre ce qu'il en est de l'inconscient.

Pour terminer  
 Prélude à nos journées  
 Susan Schwartz propose le paradoxe « du désir et de la mort »  
 dans leur relation  
 Ophélie dans la tragédie d'*Hamlet* comme illustration.  
 Rendez-vous international de cet été  
 « Les paradoxes du désir ».

Stéphanie Le Blan

# SÉMINAIRE

Séminaire EPFCL à Paris

---

*Jouissance, amour et satisfaction*

## Patrick Barillot

### L'autre satisfaction \*

Pour le commentaire de ce passage d'*Encore* je vais procéder en deux temps.

D'abord je vais vous proposer une lecture rapide de ce paragraphe pour préciser ce dont il s'agit, lever certaines équivoques et donner l'orientation de ce début de chapitre, et, dans un deuxième temps, je déploierai un point à partir de cette première lecture.

« Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction – soulignez ces trois mots – à quoi peuvent faire défaut »...

D'emblée, je me suis questionné sur la satisfaction dont se distingue l'autre satisfaction avant de m'arrêter sur la nature même de cette autre satisfaction. Quelle est la satisfaction dont l'autre satisfaction est le répondant ? C'est tout bonnement la satisfaction des besoins, ce que nous indique la suite du texte.

En effet, à la phrase suivante, Lacan nous dit que la phrase précédente a pour conséquence une opposition entre l'autre satisfaction qu'il introduit à ce moment de son enseignement dans ce chapitre et les besoins, dont il précise que le terme lui-même, bien que d'usage commun, n'est pas si facile à saisir d'autant qu'« il ne se saisit qu'à faire défaut à cette autre satisfaction ».

Avec ces deux termes il introduit un couple d'opposés qui ne nous est pas familier. Déjà cette autre satisfaction me semble être une nouveauté. Enfin, on verra quand on l'aura mieux définie. Quant au besoin, c'est un terme dont il a fait longtemps usage pour nous dire que, chez l'être parlant, il n'y a pas de besoin pur, que les besoins et leurs satisfactions sont dénaturés par la nécessité faite au sujet d'en passer par les défilés du signifiant, du fait de la demande, et que, par conséquent, la satisfaction des besoins, en tout cas pour celle qui est prise dans le langage, passe par le circuit pulsionnel.

Posons une question : comment qualifier cette satisfaction des besoins ? Peut-on la définir autrement que par la jouissance du corps procurée par la pulsion ? Je laisse la question de côté.

J'en viens au rapport qu'entretiennent les besoins et l'autre satisfaction, dont Lacan nous dit que les uns, les besoins, sont contaminés par le fait d'être impliqués dans cette autre satisfaction. Le terme « contaminé », en tout cas dans ce contexte, comporte une idée négative d'infection, d'envahissement par un élément étranger. Les besoins de l'être parlant sont donc altérés, le terme est peut-être un peu fort, en tout cas transformés et, par voie de conséquence, leur satisfaction, du fait de cette autre satisfaction dans laquelle ils sont impliqués.

Mais, car il y a un gros mais, « ils peuvent faire défaut », c'est la fin de la première phrase. La lecture la plus plausible est que ce sont les besoins qui peuvent faire défaut à cette autre satisfaction. Ce qui signifie qu'ils n'y sont pas entièrement impliqués. Tout, du besoin, n'est donc pas contaminé par l'autre satisfaction. Une partie des besoins et, j'ajoute, de leur satisfaction n'est pas prise dans cette autre satisfaction, elle y fait défaut, elle n'y est pas.

Lacan dit que c'est justement à faire défaut à l'autre satisfaction que le besoin se saisit le mieux. J'entends cela de la façon suivante : quand le besoin n'est pas contaminé par l'autre satisfaction, c'est là qu'il se saisit le mieux. C'est en réalité, je crois, une idée simple qui dit que lorsqu'il n'est pas contaminé, altéré par l'autre satisfaction, le besoin est alors dans son état natif, pourrait-on dire, et donc s'appréhende le mieux.

Passons à la suite :

« L'autre satisfaction, vous devez l'entendre, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient – et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas, s'il est vrai qu'il est structuré comme un langage. »

Nous avançons dans la définition de l'autre satisfaction puisque Lacan la situe au niveau de l'ics. Cependant, cette satisfaction, au niveau de l'ics, est tributaire du fait que « quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas ».

Le lieu en question où se dit et ne se dit pas quelque chose est le lieu de l'inconscient. Vous remarquerez qu'il ne dit pas que c'est pour autant que quelque chose se dit *ou* ne se dit pas au niveau de l'inconscient. L'autre satisfaction est donc fonction de ce qui se dit et de ce qui ne se dit pas. Je ne sais pas si cela a une grande importance mais je le note. Je pense cependant que ce n'est pas indifférent. Nous verrons, je déploierai ce que peut être ce qui se dit et ne se dit pas au niveau de l'inconscient.

Et pour finir le petit paragraphe que je commente :

« Je reprends là ce à quoi depuis un moment je me réfère, c'est à savoir la jouissance dont dépend cette autre satisfaction, celle qui se supporte du langage. »

Ici Lacan nous précise qu'avec ce qu'il avance de nouveau dans ce chapitre il reprend la question d'une forme de jouissance à laquelle il se réfère depuis quelque temps. Et la chose la plus importante, contenue dans la deuxième partie de la phrase, est de faire dépendre l'autre satisfaction de cette jouissance dont il a déjà parlé.

On pourrait hésiter pour savoir à quoi se réfère la fin de la phrase : « celle qui se supporte du langage ». Est-ce l'autre satisfaction qui se supporte du langage ou bien est-ce la jouissance dont dépend l'autre satisfaction qui se supporte du langage ? Il n'y a pas trop d'hésitations à avoir. C'est la jouissance en question qui se supporte du langage.

Venons-en à cette autre satisfaction, à sa définition. Quelle est-elle ? La réponse nous est donnée par Lacan à la leçon suivante (p. 61). On peut s'imaginer qu'il a dû être questionné sur les points obscurs de cette leçon V et qu'avec l'ouverture de la leçon suivante il apporte une partie des réponses aux questions soulevées dans la leçon précédente. L'autre satisfaction, dit-il, est « la satisfaction de la parole ». Un peu plus loin, à la leçon IX (p. 95), il dira que « l'inconscient, ce n'est pas que l'être pense, l'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse ». Il n'y a donc aucun doute sur le fait que l'autre satisfaction qu'il nous a dit être ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient est la satisfaction prise au niveau de l'inconscient par l'usage de la parole.

On aurait déjà pu en avoir l'idée à la leçon V, dans le passage de la page 53 où il est question du principe de plaisir freudien. Parlant du *Lustprinzip*, il le définit comme « ce qui se satisfait du blablabla », et, à la phrase suivante, mettant les point sur les i, il affirme : « C'est ça que je dis quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage. » À savoir qu'il y a une satisfaction prise au blablabla dans l'inconscient

C'est presque la même thèse que celle qui avance que « l'inconscient, ce n'est pas que l'être pense, l'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse ». La différence ici est qu'il s'agit de satisfaction, de celle prise au blablabla, propre au principe de plaisir. On pourrait se demander si cela a une importance de passer de la satisfaction à la jouissance. L'esprit du texte laisse à penser que ce passage du terme de satisfaction à celui de jouissance n'a pas une grande importance. Cependant je vois un avantage à introduire la



jouissance prise au blablabla par l'autre satisfaction dans le fait que cela pare à toute confusion possible avec la jouissance autre. Entre les deux, il y a une différence structurelle majeure : l'autre satisfaction est fonction du langage et pas la jouissance autre.

J'en reviens à l'ouverture de la leçon VI, dans laquelle Lacan apporte une réponse à la question qui porte sur la jouissance dont dépend cette autre satisfaction. La réponse en est : l'autre satisfaction est celle qui répond à la jouissance phallique.

J'ai fini mon premier temps de lecture rapide du paragraphe et, maintenant, je m'arrête sur un point afin d'arriver à expliciter en quoi cette autre satisfaction dépend de la jouissance phallique, mais pas n'importe comment, elle en dépend pour autant qu'au niveau de l'inconscient quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas.

Partons déjà de ce que Lacan dit de la jouissance phallique comme étant « la jouissance qu'il faut » (p. 55), qu'il traduit tout de suite comme « la jouissance qu'il ne faut pas » et qui devient, quelques lignes plus loin avec l'usage du conditionnel, « la jouissance qu'il ne faudrait pas », équivoquant au passage entre *faillir* et *falloir*. Équivoque que lui autorise la conjugaison commune de ces deux verbes à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif : *faillir* et *falloir* se conjuguent par « il faut », *faillir* signifiant faire défaut, faire faute, manquer.

Il va jouer de ces deux registres pour la jouissance phallique. Je ne vais pas développer dans le détail ce passage, puisque cette phrase fait partie du paragraphe qui sera commenté la prochaine fois, je dirai juste comment je lis cela, par nécessité, pour éclairer la suite.

D'abord le registre du *faillir*, de la faute.

Il y a un mécanisme qui rend compte de l'existence de cette autre satisfaction. Lacan commence à l'évoquer au sujet de ce qu'il appelle le discours d'Aristote, après nous avoir dit que l'autre satisfaction se repère dans l'usage de certains mots comme les universaux du Bien, du Vrai et du Beau. Il se demande : « D'où est-ce que ça les satisfaisait ? » (p. 52). Le *les* désigne tous ceux qui ont été pris dans le discours d'Aristote. Question qu'il dit ne pouvoir être traduite que de la façon suivante : « Où est-ce qu'il y aurait eu faute à une certaine jouissance ? »

La réponse nous est donnée un peu plus loin dans le texte (p. 56). La jouissance phallique est fautive d'être, puisque d'exister la jouissance qu'il faudrait, pour qu'il y ait rapport sexuel entre l'homme et la femme, n'est pas. Qu'il n'y ait pas d'autre jouissance qui convienne au rapport est

à mettre au compte de celle qui est, la jouissance phallique. L'autre satisfaction s'origine de cela.

Il fait un parallèle avec la dialectique de l'être et du non-être dans la métaphysique pour faire valoir que si le non-être n'est pas, c'est porté par la parole au compte de l'être dont c'est la faute (p. 56).

Puis le registre du falloir.

Si la jouissance phallique est dite celle qu'il faut, c'est parce qu'elle relève du nécessaire en logique modale, étant « celle qui ne cesse pas de s'écrire », comme il le développe ensuite en opposition avec l'impossible du rapport sexuel, défini comme « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». La jouissance qu'il faut est une modalité du nécessaire. Mais de quoi relève la jouissance qu'il ne faut pas, qui devient avec l'usage du conditionnel la jouissance qu'il ne faudrait pas ?

Nous allons le voir avec le long développement qui éclaircit ce que Lacan avançait en introduction sur l'autre satisfaction qui, je le rappelle, se prend au niveau de l'Œ pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas.

Avant cela, précisons que ce qu'il dit de cette autre satisfaction est une façon de déployer l'autre thèse contenue dans cette leçon. Thèse capitale qui pose que « la réalité est abordée avec les appareils de la jouissance » et que d'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage, ce qui fait que la jouissance est appareillée, qu'elle ne va pas sans le langage.

Cet abord de la réalité par l'appareil de la jouissance qu'est le langage a lieu dès que l'enfant commence à parler, précise-t-il. Avant de faire usage de la parole, l'enfant est, pourrait-on dire, en prise directe avec la réalité, avec son monde extérieur. Puis, dès qu'il parle, il y a du refoulement. Il y a le refoulement primordial, pour parler en termes freudiens, lié à l'action du langage sur l'être qui le réduit à un sujet, puis il y a le refoulement secondaire, dont Lacan dit dans cette leçon qu'il est le bon, celui de tous les jours, celui de la jouissance phallique.

Ne perdons pas de vue qu'à cette époque de son enseignement le langage est l'appareil qui supporte les jouissances propres au symbolique, la jouissance phallique et la « joui-sens » comme sens joui, celle prise au blabla.

Et, à propos de la jouissance phallique, voilà ce qu'il en dit dans cette page 57 :

« On la refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que

ceci – comme jouissance, elle ne convient pas par ce biais qu'elle n'est pas celle qu'il faut, mais celle qu'il ne faut pas. »

Donc le dire de cette jouissance est qu'elle ne convient pas, mais à quoi ? La réponse vient trois lignes plus bas : la jouissance phallique ne convient pas au rapport sexuel. Autrement dit, la jouissance phallique n'est pas celle qui convient à ce qu'il y ait rapport sexuel. C'est la jouissance qu'il ne faudrait pas pour qu'il y ait rapport sexuel.

Et Lacan ajoute que c'est parce que la jouissance phallique parle que le rapport sexuel n'est pas. « À cause de ce qu'elle parle, ladite jouissance, lui, le rapport sexuel, n'est pas. » Comment entendre cette formulation sur la jouissance qui parle ? Peut-être tout simplement qu'elle parle parce qu'elle emprunte les voies du langage.

De rendre le rapport sexuel inexistant, eh bien, cette jouissance phallique, Lacan nous dit qu'on la refoule parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite. Question : pourquoi ne convient-il pas qu'elle soit dite? La réponse n'est pas explicitement énoncée mais on peut la déduire. La jouissance phallique ne convient pas à toutes les formes de discours qui posent l'existence du rapport sexuel, et ça en fait beaucoup. C'est même l'immense majorité des discours. Cette jouissance qui n'est pas celle qu'il faut pour qu'il y ait rapport sexuel ne convient donc pas aux discours qui soutiennent l'existence de ce rapport.

Comme elle ne convient pas aux discours courants, elle est refoulée, c'est-à-dire qu'elle se tait, mais, ce faisant, muette, elle rend l'absence du rapport sexuel encore un peu plus lourde, dit Lacan, encore plus présente. « C'est bien pour ça qu'elle fait mieux de se taire, avec le résultat que ça rend l'absence même du rapport sexuel encore un peu plus lourde » (p. 57). La thèse est la suivante : la jouissance phallique refoulée, parce qu'elle ne convient pas aux discours qui soutiennent l'existence du rapport sexuel, rend l'absence de ce rapport encore plus criante.

Donc, pour couvrir ce qu'on ne saurait voir, supporter ou bien savoir, l'absence d'une jouissance qui fasse rapport entre l'homme et la femme, la jouissance phallique parle d'autre chose, et il ajoute : « C'est ce qui fait de la métaphore le ressort. » Ce qui est refoulé, passé sous la barre, est remplacé par autre chose. Ce qui ne se dit pas au niveau inconscient, pour cause de refoulement, est remplacé par ce qui se dit dans l'inconscient. On retrouve ici notre phrase de départ : « L'autre satisfaction, vous devez l'entendre, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient – et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas, s'il est vrai qu'il est structuré comme un langage. »

Et de quoi parle-t-elle donc, cette jouissance phallique ? Eh bien, d'autre chose comme les universaux aristotéliens du Bien, du Beau et du Vrai, là où se prend l'autre satisfaction (p. 51) : « Cette autre satisfaction est celle qui est repérable de surgir des universaux, du Bien, du Vrai, du Beau. » C'est le ressort de la sublimation : fabriquer des mots pour la jouissance qui viennent là où la jouissance phallique ne peut pas se dire.

En tant qu'analystes, nous sommes donc confrontés à une satisfaction qui se prend aux signifiants. Mais, pour chaque sujet, ce ne sont que certains signifiants auxquels se rattache cette jouissance comme sens joui. Ce sont ces signifiants qui font signe de la jouissance inconsciente du sujet et que l'analyste se doit de débusquer.

*Mots clés : autre satisfaction, jouissance phallique, rapport sexuel, universaux aristotéliens, joui-sens*

---

\* [↑](#) Intervention faite à Paris le 20 mars 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFL « Jouissance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 13 février 1973 du séminaire *Encore* allant de « Tous les besoins de l'être parlant » jusqu'à « qui se supporte du langage » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 49).

## Rosa Guitart-Pont

### Les universaux \*

Je vais aborder la question des universaux puisque Lacan dit que cette autre satisfaction qui se supporte du langage est repérable de surgir des universaux, du Bien, du Vrai, du Beau <sup>1</sup>. Et qui parodiés par lui deviennent du bi, du bien, du benêt <sup>2</sup>. Dans le chapitre v que nous étudions aujourd'hui, il n'est question que des universaux de l'éthique d'Aristote, mais comme dans les chapitres suivants il est question d'autres universaux, c'est des universaux en général que je vais traiter.

On a l'habitude de définir les termes universels : le Bien, le Mal, l'Homme, la Femme, etc. par rapport aux cinq catégories aristotéliennes : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident. Ces catégories permettant d'établir les différentes manières dont un prédicat convient à un sujet. Or, l'emploi des universaux ne va pas de soi. Pour preuve, la fameuse querelle qui a éclaté au tournant du XI<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle. Cette querelle moyen-âgeuse pourrait sembler obsolète aujourd'hui, mais les débats actuels sur la différence et/ou l'égalité entre les sexes nous montrent que la querelle des universaux est toujours d'actualité. Je vais donc la rappeler brièvement.

Sans entrer dans les subtilités de ce qui a divisé les conceptualistes, les nominalistes et les réalistes, la question centrale de cette querelle était de savoir si les différentes catégories : le genre, l'espèce... étaient de pures conceptions de l'esprit ou si elles existaient réellement.

En fait, cette querelle ne fait que reprendre, en l'élargissant, l'opposition entre Platon et Aristote sur la question de l'ontologie formelle : l'universel est-il une Forme (une Idée) séparée de la chose sensible, immuable et indépendante de l'esprit, de laquelle les choses participent ? Ou bien l'universel est-il une forme immanente au sensible ? Et dans ce deuxième cas, comment se construit l'unité de l'universel, qui englobe un nombre  $x$  d'éléments ? Est-ce parce qu'on perçoit la ressemblance de ces éléments dans la réalité et on en fait un ensemble (donc *in rerum veritate*) ? Ou bien on construit cet ensemble *per via di levare*, c'est-à-dire en enlevant les

différences particulières de ces éléments pour forger leur type abstrait, lequel ne présentera que les traits communs à tous ces éléments?

Il y a différentes hypothèses sur ce qui a provoqué cette querelle, mais plusieurs évoquent la difficulté à rendre compte du mystère de la Trinité divine. Comment en effet rendre compte du mystère de l'union dans la différence, de l'unité d'une pluralité et de l'appartenance d'un individu à son genre ? Si on laisse de côté le contexte théologique au sein duquel est née cette querelle, on voit en quoi ces questions concernent, non seulement le mystère de la Trinité, mais également le mystère de la différence entre le genre masculin et le genre féminin, au sein d'une même espèce.

Cette différence est-elle à saisir dans une conception discrète, où les deux sexes sont séparés, chacun ayant en propre une essence que l'autre n'a pas ? Ou bien cette différence est-elle à saisir dans une conception du continu, où l'on passe d'un genre à l'autre sans rupture et où il n'y a jamais que du relatif ? Dans ce deuxième cas, la différence relève non pas du propre, mais de l'accident, celui-ci venant altérer différemment des sujets qui sont à part cela identiques.

On connaît la réponse de Lacan aux deux questions que je viens d'évoquer : celle de la différence sexuelle et celle de l'antériorité des Formes (des concepts) ou de la réalité. Sa réponse tient compte des apports de la linguistique et de la logique mathématique contemporaines, l'une comme l'autre remettant en cause la logique d'Aristote.

Pour ne s'en tenir qu'à Saussure, dire comme lui que dans le langage tout est différence implique en effet une critique radicale des trois notions de base de l'ontologie grecque : essence, substance, être. Il s'ensuit que, loin que la chose signifiée précède le dire (le signifiant), c'est le dire qui crée l'objet. Autrement dit, il n'y a aucune réalité pré-discursive. « Chaque réalité se fonde et se définit d'un discours <sup>3</sup>. » Il s'ensuit également que, loin de dire l'être, ou la réalité, le discours c'est du semblant.

« La réalité, dit Lacan, est abordée avec les appareils de la jouissance [...] et d'appareil il n'y en a pas d'autre que le langage <sup>4</sup>. » La jouissance est donc appareillée. Ce terme d'appareillage évoque un manque. On appareille un handicapé à qui il manque une jambe, par exemple. Et c'est bien cette question du manque que Lacan soulève, en se demandant à propos des universaux : « Où ça les satisfait des trucs comme ça [...] où est-ce qu'il y aurait eu faute à une certaine jouissance <sup>5</sup> ? » Autrement dit, qu'est-ce qui boite de ce côté ?

La réponse qu'on peut en déduire est que, si le langage en général et les universaux en particulier appareillent la jouissance, c'est en tant qu'ils

positivent le manque-à-être. Ce qui est une façon de dire que le langage nous fait marcher, au double sens du terme. Il en résulte que le *Lustprinzip* est ce qui se satisfait du bla-bla-bla <sup>6</sup>.

Le terme de faute dans la question « où est-ce qu'il y aurait eu faute à une certaine jouissance ? » a une double connotation : celle du manque que je viens d'évoquer et celle de faute éthique. Cette dernière semble rendre compte du fait que le Vrai, le Bon soient le refoulé de tous les jours <sup>7</sup>, comme le souligne Lacan.

Mais qu'est-ce qui est refoulé ? Bien que ce ne soit pas explicité dans son texte, j'entends que ce qui est refoulé est le réel de la jouissance du vivant. Cette jouissance est refoulée car elle est fautive du fait qu'elle ne convient pas au rapport sexuel. Et ce qui vient à la place par la dérivation vers le langage, ce sont les universaux. Cette dérivation vers le langage est le procédé propre à la sublimation. Mais ce qui est propre aux universaux, c'est qu'ils régulent les jouissances, faisant ainsi lien social parmi ceux qui s'inscrivent au sein d'une unité englobante.

On peut également en déduire que, les universaux étant l'effet du discours du maître, la satisfaction qu'ils induisent est celle de la maîtrise. En citant *Cinna* de Corneille : « Je suis m'êtré de moi comme de l'univers », Lacan joue avec les mots maître et m'êtré, tout en suggérant que de cette maîtrise d'être Un le maître est con-vaincu <sup>8</sup>, à écrire en deux mots.

Mais d'où vient cette aspiration à faire de l'Un ? Là-dessus, la réponse de Lacan diffère de celle de Freud. Pour Freud, c'est une tendance pulsionnelle primaire : la tendance fusionnelle d'Éros, à laquelle s'oppose la tendance destructrice de Thanatos. Pour rendre compte de cette opposition, Freud recourt tantôt à la biologie, tantôt à la mythologie en évoquant le fameux mythe d'Aristophane. Il se peut, dit-il dans *Malaise dans la culture* <sup>9</sup>, qu'à l'origine l'être humain fût hermaphrodite. De cet éventuel hermaphroditisme originel, Freud tire deux conclusions contraires. D'un côté, la bipartition de cet être hermaphrodite expliquerait la tendance érotique à retrouver l'unité perdue. Mais de l'autre côté, il souligne l'existence d'une bisexualité propre aux deux sexes – qui serait l'héritière de cet hermaphroditisme originel – et qui expliquerait que si l'individu veut satisfaire dans sa vie sexuelle des souhaits aussi bien masculins que féminins, ces revendications ne soient pas satisfaites par le même objet. Ce qui revient à dire que la réunion des deux sexes ne réussit pas à faire Un, au sens d'un tout complémentaire. Freud semble ainsi avouer, « à l'insu de son plein gré », qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

On peut par ailleurs souligner que la conception freudienne de la différence sexuelle est tantôt discrète – lorsqu’il parle de la différence biologique –, tantôt relative – lorsqu’il parle de bisexualité ou encore d’une seule libido masculine. On retrouve la même dualité conceptuelle lorsqu’il évoque l’opposition activité-passivité. On a d’un côté une définition discrète – lorsqu’il oppose l’activité masculine à la passivité féminine – et de l’autre côté une définition continue, ou relative : l’un et l’autre sexe sont plus ou moins actifs ou plus ou moins passifs.

On peut également souligner que l’opposition binaire activité-passivité est celle qui présidait à la connaissance de l’univers avant l’avènement de la science moderne au <sup>xvii</sup> siècle, *confer* l’activité de la forme et la passivité de la matière. Or, dit Lacan, « il est visible, touchable, que ces énoncés ne se supportent que d’un fantasme par où ils ont tenté de suppléer à ce qui d’aucune façon ne peut se dire, à savoir le rapport sexuel <sup>10</sup> ». On voit donc que lorsqu’il s’agit de définir les deux sexes, aussi bien que la réalité de l’univers, la pensée a recours à un fantasme Unien. Le non-rapport étant l’impensé radical.

Ce que cherche en effet l’abondance de ces couples d’opposition symétrique comme l’activité et la passivité, le yin et le yang, etc., c’est à établir un rapport de complémentarité, en s’articulant sans faille et sans reste. Néanmoins, si Lacan souligne que la pensée jouit en construisant de l’Un, il ne s’agit pas pour lui d’une tendance pulsionnelle, mais d’un effet du langage en tant qu’il divise et décomplete le sujet.

En ce qui concerne la différence sexuelle, Lacan en donne une définition relative. En écrivant dans ses formules sur la sexuation l’universalité de la jouissance phallique, il ne fait en effet que reprendre la conception freudienne d’une seule libido masculine. Mais là où il ne le suit pas, c’est dans l’opposition activité-passivité. À la place, il introduit la jouissance autre. Cela donne que la femme est également soumise à la fonction phallique... mais pas toute. Il en résulte qu’il n’y a pas d’universel de la femme, le *pas tout* de la proposition particulière négative niant l’universelle affirmative.

Le recours de Lacan au carré logique d’Aristote pour écrire ses formules n’est pas innocent car, en fait, il n’y recourt que pour le subvertir, tant dans la forme que dans le fond. L’être auquel il s’intéresse n’est pas en effet celui de l’ontologie grecque, mais l’être de jouissance. Il le précise en disant : « À l’être tel qu’il se soutient dans la tradition philosophique, c’est à dire qui s’assoit dans le penser lui-même censé en être le corrélat, j’oppose que nous sommes joués par la jouissance [...]. Ce que cherche Aristote [...] c’est ce qu’est la jouissance de l’être <sup>11</sup>. » Et en évoquant le Dieu des



philosophes, il ajoute : « Qu'il y ait un être tel que tous les autres êtres moins êtres que lui ne peuvent avoir d'autre visée que d'être le plus être qu'ils peuvent être, c'est là tout le fondement de l'idée du Bien dans cette éthique d'Aristote, à laquelle je vous ai incités à vous reporter pour en saisir les impasses <sup>12</sup>. »

Et c'est bien des impasses de la logique d'Aristote que Lacan se saisit, en écrivant dans son carré logique la duplicité du sujet vis-à-vis des universaux. Ainsi, à gauche, côté mâle, l'universel de la fonction phallique se soutient de l'*exception* qui nie cet universel, tout en l'affirmant ; et à droite, côté femelle, c'est le *pas tout* qui y fait objection. Lacan rappelle donc par là que la logique de l'inconscient subvertit la logique du discours du maître. Lacan écrit le manque d'universel de la femme en barrant le *La* de l'article défini. Cela implique qu'il n'y a pas de signifiant qui la représente, car si représentations il y a, elles concernent plutôt la mère.

En ce qui concerne la jouissance autre, la question se pose de savoir si elle relève d'une conception discrète ou continue de la différence sexuelle. De prime abord, on pourrait penser qu'il s'agit d'une définition discrète, puisque cette jouissance ne concerne que ceux qui se situent du côté du *pas tout*. Mais la tentation est grande alors d'en déduire que cette jouissance fait référence à une essence féminine opposée à une essence masculine, les deux tendant à une union complémentaire. Or c'est précisément ce que Lacan veut éviter et c'est pourquoi il précise qu'il s'agit d'une jouissance supplémentaire. Autrement dit, l'absence de trait phallique n'a aucune valeur de complémentarité par rapport à sa présence.

Ce que Lacan veut mettre en évidence, c'est que ceux qui se situent du côté du *pas tout* ne forment aucun *Un*, au sens où il n'y a pas d'énoncé commun qui vaudrait pour tous et qui s'appuierait sur l'*au-moins-un* de l'exception. On comprend alors pourquoi il évoque les mystiques pour illustrer la jouissance autre. Les jaculations mystiques sont en effet des dires qui le plus souvent évoquent la théologie négative. À titre d'exemple, le cardinal Newman dit regretter l'absence de mots dignes de l'Être suprême. Et le mystique persan Mansur al-Hallâj <sup>13</sup> parle d'Allah comme le Un qui manque toujours au nombre et qui se soustrait à tout compte. Paradoxalement, ces dires sur l'Être suprême relèvent de la logique du *Un-en-moins*, puisque l'Être suprême est imprédictible. Là aussi, on pourrait se demander : où ça les satisfait, des trucs comme ça ?

Mais la question qui m'occupe ici est la suivante : si cet *Un-en-moins* n'est pas à entendre dans un rapport de complémentarité avec l'*au-moins-un* dont se soutient la fonction phallique, ni avec le *Un* des universaux dont

dépend la jouissance phallique, comment faut-il entendre sa différence ? Il me semble qu'on ne peut y répondre que comme le fait Guy Le Gauffey dans *Le Pastout de Lacan*. Il fait en effet remarquer que dès qu'on parle de la différence sexuelle on se heurte à une dualité irréductible. Ainsi, « des contraires logiques peuvent aussi bien être incompatibles et donc séparés, que reliés par une chaîne de relatifs, et valoir l'un pour l'autre <sup>14</sup> ». Dans ce que je viens de dire, les contraires logiques sont l'*Un-en-moins* et l'*au-moins-un*.

Pour le dire autrement, cette dualité – qu'on peut entendre comme une duplicité – mélange ce que l'entendement tient comme deux qualités hétérogènes : le discret et le continu. Elle s'appuie tantôt sur un propre (ce qui est homme n'est pas femme et vice versa), tantôt sur un accident. Le Gauffey poursuit : « Prendre acte d'une différence revient ainsi à affirmer la coexistence de deux axes eux-mêmes contraires, l'un qui énonce la mise en rapport, l'autre qui pose le non-rapport [...] <sup>15</sup>. » Je fais une parenthèse pour souligner que ces deux axes contraires sont tout à fait présents dans ce que Freud avance à propos de l'aspiration à faire Un.

Je reviens à Guy le Gauffey qui – en faisant allusion à la dualité séparation-aliénation de l'écriture du fantasme – conclut en disant que le *pas tout* du carré logique « vient raffiner cette opposition inscrite au cœur de la notion de dualité en écrivant comment les sexes se séparent et s'aliènent tout à la fois dans leur façon d'y faire avec l'*exception*, cette racine de l'unité <sup>16</sup> ».

Je conclus à mon tour. Si les universaux viennent voiler le réel de la jouissance du vivant et si le *Lustprinzip* se satisfait d'un bla-bla-bla qui contamine tous les besoins de l'être parlant, que devient ce bla-bla-bla en fin d'analyse ? En guise de réponse je vais rapporter une anecdote qu'on attribue à Niels Bohr. On raconte qu'un ami qui était venu lui rendre visite lui fit part de son étonnement en voyant cloué à la porte de sa datcha un fer à cheval, qui comme on sait est censé porter bonheur. Comment, lui demanda l'ami, toi un scientifique de premier ordre, toi un des pères de la physique quantique, comment peux-tu croire à ces supercheries ? Je n'y crois pas, répondit Niels Bohr, mais il paraît que ça marche, même si on n'y croit pas.

Évidemment, un sujet en fin d'analyse ne se pose pas la question : est-ce que j'y crois ou je n'y crois pas, aux universaux ? Même si ce dont il a parlé tout au long de sa cure c'est de l'identification à ces universaux avec tout l'imaginaire qui s'y rattache. Il en a parlé à travers des questions du genre : est-ce que suis assez viril ou assez féminine ? Ou encore : est-ce

que je suis assez beau ou assez bien pour être aimé ou pour être reconnu ? Mais aussi : est-ce que je dis vrai ? ... Ce qu'on peut dire, c'est que le sujet ne reste plus englué dans ces questions lorsqu'il s'est reconnu dans l'objet *a*. Ce qui n'empêche pas que lorsque par exemple quelqu'un lui dit : je t'aime parce que tu es ceci ou cela, sous-entendu quelque chose de beau ou de bien, ça marche... même s'il ne croit plus au Bien suprême. Mais peut-être que si ça marche alors, c'est parce qu'il accepte que les mots d'amour viennent suppléer à l'absence de rapport sexuel.

*Mots clés : autre satisfaction, universaux, Beau, Vrai, Bien*

---

\* [↑](#) Intervention faite à Paris le 20 mars 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-  
sance, amour et satisfaction ».

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 51.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 52.
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 33.
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 52.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 33.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 53.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 57.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 52.
9. [↑](#) S. Freud, *Malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1995, note en bas de page 48.
10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 76.
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 66.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 77.
13. [↑](#) M. Safouan, *Le Langage ordinaire et la différence sexuelle*, Paris, Odile Jacob, 2009, p. 125.
14. [↑](#) G. Le Gauffey, *Le Pastout de Lacan*, Paris, EPEL, 2006, p. 150.
15. [↑](#) *Ibid.*
16. [↑](#) *Ibid.*

## Vicky Estevez

### Jouissance, satisfaction, satisfaction de fin \*

« Que nous croyions qu'un être participe à une vie inconnue où son amour nous ferait pénétrer, c'est, de tout ce qu'exige l'amour pour naître, ce à quoi il tient le plus, et qui lui fait faire bon marché du reste. »

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, pas de rapport possible entre deux unités langagières. Le premier semblant de rapport est le discours : un prêt-à-parler pour tous. Un prêt-à-jouir aussi. Une fois le discours brisé, surgit la parole, la parole d'un sujet. Le fait qu'il lui donne un sens particulier lui fait croire que, parce que ça fait sens, c'est vrai. À force, cette parole devient vraie, sauf que, même vraie, la parole n'en dit qu'un bout. Mais ce qui compte, c'est qu'elle continue à dire...

Cisaillé par l'analyste, le sens qui est pris dans la chaîne signifiante finit par tomber. Le « continu » du dire va néanmoins poursuivre. Sans la recherche du sens, la parole et l'écoute de l'analysant vont se déplacer. Les perles brillantes de la vérité du sujet vont se réduire et même se transformer en petits cailloux troués qui s'enfilent les uns à côté des autres, sans savoir pourquoi.

Du langage ne restent ensuite que le réel de la *motérialité* de quelques unités signifiantes *jouïes* et le réel du silence « actif » qui les sépare, portés par la voix qui donne à la parole sa continuité – « qu'on dise reste oublié de ce qui se dit dans ce qui s'entend <sup>1</sup> – ».

Peut alors émerger un signifiant hors sens, signifiant-lettre en tant qu'égal à lui-même, c'est-à-dire non remplaçable par un autre signifiant, signe de la différence absolue d'un sujet unique, du reste singulier de l'opération analytique dont la jouissance de symptôme est en un point fixée, signe qui identifie ce sujet mais ne le représente pas, car son être qui ne fait que se dérober est toujours ailleurs.

Côté signifiant, ça s'arrête là.

En même temps, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, pas de rapport possible entre les corps non plus, leur jouissance intime leur est propre, inaccessible à l'autre. « La jouissance est le rapport que chaque être parlant a avec son corps, il n'y a pas d'autre définition possible de la jouissance <sup>2</sup> », dit Lacan.

Reste l'inconscient et son rapport au langage et à *lalangue*...

Pris dans l'autre satisfaction qui répond à la jouissance phallique, l'inconscient au travail dans l'analyse ne peut aller que jusqu'à un certain point. Il lui faut la passe du sujet au réel, obtenue par la chute réitérée du sens <sup>3</sup>, pour qu'il se défasse et se « désatisfasse <sup>4</sup> » lui aussi de ce circuit du langage.

L'expérience analysante de celui qui parle guidé par cet inconscient qui se sépare du langage va être longue. C'est à l'usage que ça va se résoudre. Immérgé dans ce champ où l'Autre silencieux – l'analyste – ne répond qu'aux signes habités de son être – et non à sa demande –, le sujet analysant va se métamorphoser en parlant-sans-sujet qui assiste à ce qui se dit.

Enfin, à avoir été secoué dans tout ce que son rapport imaginaire, symbolique et réel à l'Autre du langage lui aura fait traverser, l'analysant va enfin rencontrer le réel, limite même du langage et de la jouissance qui l'accompagne. Là, plus de mots, ni devant ni autour – comment le situer ? –, que des sons <sup>5</sup> inarticulés portés par des voix ainsi que des perceptions et des sensations : dans cet entre-deux, au bord du champ incommensurable de *lalangue*, un autre état, une autre temporalité. On y est bien, léger, sans gravité.

Ainsi, l'analysant deviendra parlêtre, à savoir un sujet parlant qui cohabite silencieusement avec un être/étant sans sujet ; il a en lui-même un être qui est là, vivant, qui de ce côté perçoit ce qui l'entoure, à sa manière – il est donc déjà dans *lalangue*, « ressort dernier de la singularité <sup>6</sup> » –, un être que le langage ne peut attraper, et, « à côté », un sujet qui en est témoin, qui avec l'aide de son inconscient interprète et traduit en langage ce qu'il peut en saisir comme savoir. « Le sujet n'est pas le tout de l'individu. Il est effet de la parole mais il a un corps ex-sistant au sujet, de l'individu étant <sup>7</sup>. » Un corps qui l'alerte.

*Par moments, je peux contacter cet espace où je ne suis pas moi-même et en même temps je suis au cœur de moi-même. Un temps de présent suspendu, immobile, où simplement je constate que c'est.*

« Le langage n'est qu'hypothétique », dit Lacan plus loin dans *Encore*, « ça n'existe pas <sup>8</sup> ». « Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de *lalangue* [...] c'est une élucubration de savoir sur *lalangue* [...]. *Lalangue* ne parle pas, elle nous affecte [...]. Les effets de *lalangue*, déjà là comme savoir, vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer [...]. Ce savoir, en tant que c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose, veut dire l'inconscient <sup>9</sup>. »

*Je ressens cette émotion intense de satisfaction et de bien-être chaque fois que de manière contingente j'entr'aperçois que quelque chose de l'indicible insondable et impossible à nommer a pu être frôlé par une caresse d'infime perception. Lorsqu'en outre ça arrive avec quelqu'un ou que je le perçois chez quelqu'un d'autre – sa présence, son dire, une de ses productions ou œuvre – ça fait rencontre : ce quelqu'un d'autre devient, le temps de ce moment précis, partenaire... – lui aussi exilé du langage – au cœur du vivant, de l'humain. Sans plus.*

« La satisfaction de fin s'acquiert à l'usage, à l'usage d'un particulier », écrit Lacan dans « La Préface <sup>10</sup> ». Elle fait signe que la position du sujet a changé face aux deux écueils qui dans la phase finale de l'analyse font balloter le sujet entre la vérité et le réel.

« Je l'entends ainsi, dit Colette Soler : à force de passes au hors-sens du Réel, instants d'éveil, passes qui font butée aux fictions de la vérité et à force, à l'inverse, des rebonds de la vérité en fictions successives qui à chaque fois restaurent l'attente d'une subjectivation de l'inconscient, vérité et Réel se font à tour de rôle contrepoids. La satisfaction que chacune engendre – éveil ou espoir – compensant alternativement l'insatisfaction produite par l'autre.

De là, à l'usage, une troisième satisfaction s'acquiert qui signe que de l'inconscient Réel le sujet a pris acte. Et à prendre acte du Réel, on en allège le poids tout en mettant fin aux fausses espérances <sup>11</sup>. »

« Serait-ce un changement de goût – dit Colette Soler – une satisfaction prise au hors sens de l'inconscient réel qui viendrait limiter cette prise à la vérité ? [...] une position de l'être <sup>12</sup> »... Une décision en tout cas qui fait que ce qui dans le sujet cherchait désespérément à jouir et à se satisfaire dans chacun des registres parvient à la boucler. Que tout ça puisse s'arrêter, c'est un bénéfice.

La satisfaction de fin d'un parlêtre comme résultat nous incombe, ainsi que notre acte. Pour la vérifier et la transmettre, il faut bien l'avoir expérimentée, en avoir pris acte, la prendre à son compte.

Une passe du champ lacanien <sup>13</sup> serait, propose Colette Soler, « celle d'un analyste qui se plaise au Réel <sup>14</sup> ».

Cette satisfaction du parlêtre qui parvient à s'« extraire » du langage structuré – et de la demande de l'Autre implicite qu'il implique – a besoin de beaucoup de temps – et d'effort – pour s'installer. « Il faut le temps de se faire à être <sup>15</sup> », dit Lacan dans « Radiophonie ». S'il est analyste, elle peut soutenir et orienter son acte, et l'aider à en reconnaître les signes lorsque dans la direction d'une cure il porte la parole <sup>16</sup> d'un analysant qui se prête à l'expérience. Sinon, au nom de quoi en ferait-on l'offre ?

Se faire à être... La logique du avoir à « en dire » quelque chose contient en elle-même l'antagonisme irréductible de l'être et du langage : plus j'en dis et moins j'y suis... À saisir que cet être peut être bien dans le réel, le parlêtre est satisfait.

Pour conclure, je voudrais revenir à « l'autre satisfaction <sup>17</sup> » qui nous convoque ce soir, celle que d'habitude nous appelons du bla-bla et que nous qualifions de réponse à la jouissance phallique, en citant ce petit passage qui me paraît toucher quelque chose d'essentiel :

« On peut aborder la clinique en tenant compte de cet inconscient autre qu'est l'inconscient-*lalangue* qui se dégage [...] dans l'association libre [et j'ajouterais : dès le tout début de l'analyse] <sup>18</sup>. La parole vide de l'analysant, remâchant ses ritournelles, n'est pas si vide car [déjà] saturée des signes jouis de *lalangue* et [...] de la *valeur* <sup>19</sup> spécifique que le sujet donne aux mots [la valeur, c'est autre chose que le poids, le chiffre], cette jouissance opaque posant la question de savoir si le *maniement de ces temps* n'est pas plus important dans une analyse que celui où se recueillent les perles de vérité d'un sujet <sup>20</sup>. »

« L'être de l'analyste est surtout en action dans son silence <sup>21</sup> », et en laissant les silences respirer.

*À saisir que mon être peut « être-bien » dans le réel, quelque chose de la singularité de mon parlêtre s'est apaisé et satisfait. Mon expérience de séparation et de solitude n'est pas moindre, loin de là, mais ça fait du bien d'être un peu libéré de l'exigence phallique, de la tyrannie vectorielle du désir et de l'esclavage de la demande en boucle, de l'attente envers l'Autre. Comme je suis dégagée de l'omniprésence du regard comme seul lien possible au monde et aux autres, mon corps peut profiter d'une ouverture, d'une sensualité moins spécifique, d'un pétilllement agréable de sensations diversifiées et d'une circularité sans gravité. Mon rapport au langage et aux autres*

*s'est modifié, au temps de l'instant et de l'avenir aussi : sans nostalgie ni mélo. Les mots n'ont pas de poids mais une présence, ils s'accordent mieux entre eux, je saisis avec plaisir la consistance et la musique qu'ils ont pour moi. Le lien aux autres s'avère souvent direct et léger, moins encombré, plus réel, « ça passe mieux ». Je ne suis plus bien dans ce qui me fait mal (mais pas du tout !). Je ne papillonne plus, je peux me centrer sur ce/ceux que j'apprécie. J'écoute avec intérêt ce que mon corps me dévoile.*

Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise <sup>22</sup>, ça respire mieux.

*Mots clés : autre satisfaction, jouissance, satisfaction de fin, lalangue*

---

\* [↑](#) Intervention faite à Paris le 20 mars 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ».

1. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.
2. [↑](#) J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 63.
3. [↑](#) C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 78-79.
4. [↑](#) « L'autre satisfaction, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 49.
5. [↑](#) « Le poids des mots restera ancré dans l'érotisation conjointe du corps et des sons de ce moment d'entrée dans le bain de langage. » C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 110.
6. [↑](#) C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé, op. cit.*, p. 183.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 119.
8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 126.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 127.
10. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571.
11. [↑](#) C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé, op. cit.*, p. 90.
12. [↑](#) *Ibid.*, p. 85.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 90.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 85.
15. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*



16. [↑](#) J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 359.
17. [↑](#) « L'autre satisfaction, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient, et pour autant que *quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas*. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 49.
18. [↑](#) Ajouté par l'auteur.
19. [↑](#) Souligné par l'auteur.
20. [↑](#) C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé, op. cit.*, p. 183-184.
21. [↑](#) J. Lacan, « Variantes de la cure-type », *op. cit.*, p. 359.
22. [↑](#) « On a beau faire, on a beau dire qu'un homme averti en vaut deux. On a beau faire, on a beau dire, ça fait du bien d'être amoureux. » Jacques Brel, *Le Prochain Amour*, 1961.

# JOURNÉE DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU BRABANT (BELGIQUE)

---

*Pourquoi les forums du Champ lacanien ?  
L'École, un corps vivant*

## Zehra Eryoruk

### « Du transfert de travail... \* »

« L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail <sup>1</sup>. »

L'impulsion qui m'a poussée à parler du transfert de travail est partie d'une question, celle de savoir ce que peut être l'articulation entre un forum rattaché et l'École de sa *zone de référence*.

Le forum du Brabant est membre de l'IF et il a, au même titre que tout forum où il n'y a pas de dispositif École, le statut de forum rattaché <sup>2</sup>. Ce dispositif est pour nous celui de l'EPFCL-France.

Plusieurs questions se posent : pourquoi la présence de l'École est-elle requise, aussi, dans un forum rattaché ? Le statut de forum rattaché à un dispositif d'École rend-il d'emblée présente l'École dans la vie du forum et dans les travaux de ses membres, et sinon, quels sont les moyens et les dispositifs qui le permettent ?

Outre le fait que les textes statutaires de l'IF-EPFCL mentionnent et encouragent la présence de l'École au sein des forums, ce qui motive cela est de l'ordre d'une nécessité logique, me semble-t-il. Un forum est un groupe constitué d'analystes et de non-analystes. Il peut être directement en proie aux effets et aux impasses de groupe. Si la présence de l'École a un sens, c'est pour parer au reflux toujours à l'œuvre. Cela est expliqué de façon très claire dans le texte de Colette Soler « D'une impasse l'autre <sup>3</sup> », où elle développe ces points. Ce qui est à retenir pour nous ici est qu'il existe une impasse propre au groupe et qu'elle a à voir avec la « nature du reflux de groupe ».

Butée donc au niveau du groupe, de son roc... Un « ça ne va pas » qui peut ouvrir à un temps logique et engendrer une démarche singulière, une demande adressée à l'École, une impulsion à interroger ce qui se passe, ce qui s'y joue. La rencontre de l'impasse peut être l'occasion de revoir ses

propres positions et de cerner, en tenant compte de ce qui est impossible, ce qui est de l'ordre du possible. Le ratage et l'échec sont alors une voie royale pour sortir de l'imaginaire des groupes. Ils nécessitent néanmoins un temps pour comprendre, qui à l'occasion peut déboucher sur une élaboration. À l'impasse de groupe a été nécessaire ce temps, celui d'un cartel axé sur les questions d'École <sup>4</sup> et qui a rendu possible ce que Colette Soler appelle « l'élaboration analysante <sup>5</sup> ». Je précise ici qu'il ne s'agit pas d'analyser le groupe, ni de chercher un responsable à l'impasse, mais de considérer celle-ci comme une structure logique qui a demandé un savoir-faire à plusieurs sous la forme d'un cartel.

Pourquoi le sujet du transfert de travail ? Il m'a semblé que le transfert de travail pouvait nous aider à répondre à certaines questions que le groupe rencontre inévitablement. Je soutiens l'idée qu'un groupe de psychanalystes n'est pas à l'abri de ravalement et peut devenir comme un sable mouvant et avaler ses membres un par un s'il n'y a pas un axe vers l'École. Tout comme il n'est pas possible à un analyste de travailler tout seul dans son coin, il n'est pas possible non plus qu'un groupe de psychanalyse puisse se développer sans l'École. Je pense qu'une des voies qui peut extraire le groupe de son engluement est le transfert de travail, mais pas n'importe lequel – celui qui ouvre à ses membres la voie vers l'École. Cela suppose donc l'adresse, le lien et la fonction que recouvre pour chaque membre du groupe le transfert de travail.

Je pense qu'un groupe peut très bien fonctionner autour d'une personne qui peut être un leader, une figure idéalisée ou crainte. Il y a alors une identification imaginaire des membres à leur chef. La question est ce qu'il advient du groupe lorsque le leader n'occupe plus cette place. Le groupe résiste-t-il à la disparition d'un leader ? Peut-il se passer de leader ? Il arrive que lorsque le leader disparaît le transfert qui se cristallisait sur lui se désagrège et ne tient plus les membres du groupe ensemble. Le groupe alors se disloque et disparaît à son tour, ou bien les membres vont chercher un autre leader. Il me semble que ce sont là des transferts qui restent à un niveau imaginaire et narcissique, où l'on s'aime mutuellement tant que dure l'amour... Mais pour ce qui est du désir... vous repasserez.

Il est certain que dans tous les groupes il y a des identifications imaginaires, il y a des rapports narcissiques, mais n'avoir que cela comme balise est risqué, me semble-t-il. Penser qu'un groupe idéal est possible n'est pas mieux. Le groupe n'est pas à rejeter, il est à prendre en compte avec ses dérives et ses failles, car c'est la base de toute communauté, y compris les groupes analytiques. Mais tous les groupes ne se valent pas, il

y a des différences comme il y a des différences entre analystes. Il y a des groupes où les membres sont complètement collés à leur maître, d'autres groupes qui fonctionnent sur le mode hystérique, qui questionnent le savoir, de ceux-là on peut dire qu'ils sont animés par un transfert de travail.

Le transfert de travail peut-il tenir les membres d'un groupe ensemble ? Je pense que c'est la seule façon pour un groupe de psychanalyse de se perpétuer.

Le transfert de travail n'est pas un concept analytique. Lacan l'évoque je crois pour la première fois dans « L'Acte de fondation » de son École en 1964. Ce n'est pas un hasard évidemment si c'est au moment où il fonde son École qu'il parle du transfert de travail et il en parle à propos de l'enseignement de la psychanalyse et quand il explique le cartel.

L'École avec le cartel et la passe est le dispositif qui permet l'enseignement et la transmission de la psychanalyse. Pour Lacan, l'École est un « refuge » au discours analytique, « une base d'opération contre le malaise dans la civilisation <sup>6</sup> » et contre le refoulement.

Il explicite dans ce même texte le dispositif du cartel. Celui-ci est un petit groupe conçu « pour l'exécution d'un travail » et est composé « de trois personnes au moins, de cinq au plus, *plus une* chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre <sup>7</sup> ». Lacan donne dans ce texte une indication sur ce qu'est cette « plus-une » personne ou plutôt ce qu'elle n'est pas. Il souligne qu'elle ne désigne pas un grade mais une fonction et qu'elle ne doit pas être interprétée comme une position de « chef ». En 1975, plus de dix ans après « L'Acte de fondation », Lacan va interroger le fonctionnement des cartels, et il va le faire par le biais de la fonction du + 1. Donc en 1964 Lacan crée l'École, la passe et le cartel ; une logique sous-tend sa démarche. Cette logique est également présente dans chacun de ces dispositifs. Pour le cartel, il dit que la logique « X + 1 c'est [...] ce qui définit le nœud borroméen <sup>8</sup> ».

Lors des journées de cartels de 1975, Lacan interroge ses élèves sur leur expérience de cartel. Parmi eux il y a Colette Soler et sa réponse se démarque des autres. Elle ne situe pas le + 1 au niveau d'une personne mais d'un nom, celui de Lacan, qui par ailleurs n'est pas présent dans le cartel où elle travaille. L'hypothèse de Colette Soler est la suivante : « [...] s'il y a toujours un "plus-un" il y a peut-être intérêt à ce qu'il ne soit pas incarné dans le groupe. Parce que quand il est incarné dans le groupe effectivement ça fonctionne sous forme qu'il y a un leader [...]. » Elle dit que le plus-un

pour elle est le nom de Lacan et ajoute : « [...] un nom, il ne répond pas au fond, et [...] c'est ce qui permet que ça fonctionne [...] »<sup>9</sup>. » La logique « X + une » permet d'éviter le collage à un maître. Lacan dira qu'il vaut mieux être « écolé »<sup>10</sup>.

Nous voilà de nouveau avec la question de la présence de l'École. À travers le cartel mais surtout avec la logique X + 1, ce qui apparaît, c'est la question du transfert et ce qui fait fonction de nom pour chacun.

L'enseignement de la psychanalyse (je ne parle pas ici de l'enseignement par la cure, toute psychanalyse est didactique, cela ne fait aucun doute), sa transmission de « sujet à sujet », Lacan nous indique qu'elle ne peut se faire que par voie de transfert de travail. La transmission de la psychanalyse telle que Lacan nous en donne la formule inclut la logique X + 1 et concerne la transmission par le dispositif de la passe. Elle y inclut le cartel de la passe et est donc inséparable de l'École.

Je conclus. À l'impasse de groupe nous avons dit passe à l'École mais pas sans le transfert. Pas sans le transfert du savoir acquis de l'expérience de la cure, mais aussi pas sans le transfert de travail en tant que joint entre l'École et le forum. Le transfert de travail est dès lors la condition minimale pour qu'il y ait de l'École dans le groupe. Enfin, ce qui rend possible cela c'est entre autres le cartel, ou plus exactement un fonctionnement sous le modèle du cartel, où le désir est relancé, la parole circule et une place vide est laissée quant au savoir insu. C'est en ce point que la responsabilité de chacun est engagée.

Quel que soit le modèle du groupe analytique, qu'il soit un forum rattaché ou non, la présence de l'École est exigible car c'est d'elle que dépend la possibilité pour le discours analytique d'y trouver refuge. Pour un forum qui n'a pas de dispositif École, la présence de l'École évite son isolement et le tournage en rond.

Croire à l'École et la soutenir au sein du groupe est sans doute une position qui peut être qualifiée d'ambitieuse ou de naïve, et l'on peut comprendre la critique quand c'est un « discours du déchantement »<sup>11</sup> qui fait prime pour certains dans les groupes. La présence de l'École devient à notre époque un pari, un vœu dont le cartel nous a montré un aperçu.

Le cartel n'est pas la seule voie, celle qui prime est avant tout la singularité d'une analyse. Celle-ci est d'autant plus marquante qu'elle est faite chez un analyste de l'École. Une autre voie est le contrôle, puis vient la participation aux journées, aux séminaires, aux formations, aux stages et à toute activité proposée par les CCP ou l'École. Par ces membres en contacts

réguliers avec l'École, quelque chose de l'École et de leur propre analyse passe aux autres (les autres membres, les participants, les collègues des forums voisins), c'est certain, mais est-ce suffisant pour dire qu'il y a de l'École qui va œuvrer contre le refoulement et son impasse ? Colette Soler nous indique que ce qui œuvre contre le refoulement à l'œuvre dans le groupe, c'est l'élaboration analysante. Celle-ci est possible dans les séminaires et dans le cartel. Ces deux espaces ont un point commun, ils mobilisent un transfert de travail et poussent à l'élaboration. Au forum du Brabant, le séminaire École a démarré conjointement à un cartel. À cela s'est ajoutée une journée d'étude et d'École, moment de ponctuation et d'élaboration. C'est une formule que nous perpétons depuis trois ans.

*Mots clés : transfert, École, cartel, fonction du nom, élaboration.*

---

\* ↑ Intervention faite lors de la journée du 15 mars 2014 du FCL du Brabant, « L'École, un corps vivant ».

1. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation, 21 juin 1964 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 236.
2. ↑ Les textes statutaires de l'IF-EPPFCL, Règlement intérieur du CIG 2010-2012, *Répertoire 2010-2012*, p. 345.
3. ↑ C. Soler, « D'une impasse l'autre », intervention aux journées de l'If, 2 juillet 2000, dans *Passes et impasses dans l'expérience psychanalytique*.
4. ↑ Cartel sur les questions d'École « Impasse de groupe passe à l'École » constitué de trois membres d'École (et membres du FCL Brabant) plus un (enseignant de l'EPPFCL).
5. ↑ C. Soler, « D'une impasse l'autre », *op. cit.*
6. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation, 21 juin 1964 », *op. cit.*, p. 238.
7. ↑ *Ibid.*, p. 229.
8. ↑ Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, Maison de la chimie, Paris. Paru dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 18, p. 219-229.
9. ↑ J. Lacan, « Intervention dans la séance de travail sur : Du "plus une" », Les journées de cartels de l'EFF, parues dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1976.
10. ↑ J. Lacan, « D'écolage », 11 mars 1980 (texte lu par Jacques Lacan à son séminaire).
11. ↑ C. Soler, « D'une impasse l'autre », *op. cit.*

## Coralie Vankerkhoven

### L'École : un choix \* ?

Qu'attendons-nous de cette matinée avec ce titre : *Pourquoi les Forums du Champ lacanien ? Pourquoi son École ?* Car la réponse d'adhésion implicite qu'il induit sous-entend certes l'affirmation d'un choix mais peut résonner aussi bien comme slogan que comme artifice démagogique.

Et pourtant, par ce titre affirmé où le point d'interrogation n'est finalement qu'un effet de style, il m'est apparu être dans le temps de dire ce qui aurait pu causer mon souhait d'aller vers les Forums et vers son École et ce qui m'a poussée à y inscrire mon parcours d'analysante et d'analyste. Sans garantie que ce qui est écrit maintenant le soit toujours dans peu ou dans longtemps.

S'interroger sur les Forums et l'École pose la question, d'une part, du choix (in)conscient propre à chaque sujet demandant à y entrer comme membre, d'autre part, de ce qu'une communauté, censée se soutenir de l'acte analytique, appréhende dans la collégialité des désirs de ces un par un, et enfin de ce qui rassemble ces mêmes membres entre eux. Autrement dit, non seulement de ce qui fait virer « la cause du désir propre à chacun vers une cause commune partagée <sup>1</sup> », qui n'araserait pas la singularité propre à chacun, mais aussi de ce que serait cette cause commune et quelles en seraient les conditions.

L'abord est donc double : tout d'abord, le pragmatisme du cas par cas, où le symptôme singulier et la jouissance liée ne sont certainement pas sans rapport avec ce qui a suscité la demande d'entrée aux Forums et à l'École ; ensuite, la question de l'articulation de ces un par un à ce qui fait... ensemble, problématique déjà en soi. Certes, « il est impossible que les psychanalystes forment un groupe. Néanmoins, le discours analytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe <sup>2</sup> ». Un vœu pieux, cependant, car ce qui se donne à voir dans le prosaïque est plutôt *a contrario* : « [...] ravages de l'aspiration à être promu, règne des affinités de style, [...] Liste peut-être



affligeante mais raison de plus pour avoir une École où mettre les analystes en question sur le désir qui les anime, et la conception qu'ils en ont <sup>3</sup>. »

Une École qui n'est pas n'importe laquelle puisqu'elle est celle du champ lacanien. On conçoit bien que cette apparente catégorisation n'est pas autorisation en soi : qu'est-ce qu'être « lacanien » ? demandait Lacan lui-même, sous forme de boutade. « Toi-même ! C'est celui qui dit qui est », diraient les enfants.

Toutefois, l'appellation/dénomination appelle d'autres interrogations. Tout d'abord, sur la commune mesure qui fonde une transmission, un enseignement, après Freud et Lacan et après ses élèves. Étalon-garantie qui se fonde sur son absence même, en douterait-on que, dans les faits, l'efflorescence des sociétés qui se réclament toutes, peu ou prou, de Lacan et de Freud est patente, comme les nuances, voire les dissensions qui les opposent. Encore faudrait-il nuancer fortement, si elles se réclament de Freud ou de Lacan (Lacan a dit que...) ou de son enseignement.

En 1974, Lacan, au Centre culturel français, déclarait d'ailleurs non sans humour : « Dans dix ans mes écrits [...] vous paraîtront de la petite bière, des lieux communs. Parce qu'il y a une chose qui est tout de même assez curieuse, c'est que même des écrits, qui sont des écrits très sérieux, ça devient finalement des lieux communs. Dans très peu de temps, vous verrez, vous rencontrerez du Lacan à tous les coins de rue. Comme Freud quoi ! Finalement, tout le monde s'imagine avoir lu Freud parce que Freud traîne partout, traîne dans les journaux, etc. Ça m'arrivera à moi aussi, vous verrez [...] <sup>4</sup>. »

Autrement dit, que garantit *notre* École que les autres n'auraient pas ? Qu'est-ce qui « distinguerait » un membre de l'École d'un membre d'une autre association ?

En 1974 toujours :

« M<sup>me</sup> X : – Pouvez-vous préciser en quoi l'ÉFP se distingue des autres écoles ?

J. Lacan : – On y est sérieux. C'est la distinction décisive.

M<sup>me</sup> Y. : – Les autres écoles ne sont pas sérieuses ?

J. Lacan : – Absolument pas <sup>5</sup>. »

Affirmation de *sérieux*. Il est fort à parier que ce que Lacan sous-entendait par ce sérieux s'apparentait plutôt à de la dérision – *sérieux* que, bien entendu, les autres valorisent de leur côté, comme nous le proclamerions nous-mêmes... À cet égard, chacun des membres de n'importe quelle association n'est-il pas, lui aussi, intimement persuadé de son bon choix ? du sérieux de son association ? Certains, parfois expérience à l'appui, n'oublieront pas de

rappeler audit membre que l'enthousiasme du néophyte (l'amour ?) n'a qu'un temps.

Un acte de foi, pire s'il devient *credo*, ne peut être, par ailleurs, que suspect aux yeux du grand public, qui ne verrait dans nos journées, colloques et autres que rassemblement sectaire.

En ce sens, pour la plupart, les textes que nous disons fondateurs (« Proposition », « Note italienne »...) forment un socle apparemment commun.

Il n'empêche, car voilà bien l'exigence, que « voilà le paradoxe : un acte qui n'est pas stérile, mais dont le produit ne fait pas lignée et pas même école, au sens où le terme est employé dans le champ de l'art car il ne s'agit pas avec l'acte de partager une même inspiration ou de s'inscrire dans une manière <sup>6</sup> ». D'où les conclusions à tirer de ce que l'acte analytique, dans sa portée contingente, non prédictible, puisse faire École de psychanalyse, école entendue comme « expérience originale » et comme celle de la transmission de la psychanalyse, où le membre est appelé à « devenir responsable du progrès de l'École, devenir psychanalyste de son expérience même <sup>7</sup> ».

Dès lors se pose la question de savoir, non seulement, si le signifiant École est à même de parvenir à subsumer les effets de groupe, mais encore, quel est ce *nôtre* qui signe notre École autant dans son épistémique et son éthique que dans un mode de fonctionnement institutionnel <sup>8</sup>.

À ce moment de mon élaboration, je souligne ce qu'il y a à en retirer :

- comme conséquences de ce qui peut s'entendre et se dire de son désir au sein d'une communauté de travail et se répercuter dans la singularité d'une expérience analytique orientée par *une* fin ;

- comme acte dans l'après-coup de ce qu'une demande d'admission à l'École a induit notamment dans le lien à l'autre, parlêtre incarné que je suis également ;

- enfin, comme responsabilité de ce que cela interroge dans sa position d'analyste (encore en analyse).

D'une certaine manière, tant décrire les changements opérés dans la cure que témoigner du « comment cela s'est passé pour soi » (*via* notamment le dispositif de la passe) et l'articuler, mais aussi affirmer le choix de cette école-ci apparaîtront peut-être comme une volonté de légitimation *a posteriori* de ce qui ce serait passé. Voire, ce qui serait comme un souhait de justifier l'injustifiable n'est-il pas appel à une théorie qui fonctionnerait comme une religion, taillant par là même un habit seyant, convenu <sup>9</sup> ?

En d'autres termes, n'y a-t-il pas un risque que toute justification – plaider ou réquisitoire – ne s'appuie, bon an mal an, sur la croyance en une garantie – celle de l'Autre, la sienne propre – et sur l'autopersuasion d'avoir fait le bon choix ? Soit donner sens sans laisser place à ce qu'il y a aussi : la contingence des rencontres et le « je ne sais pas » propre à l'inconscient. De même, se suffire de dire que son choix se légitime parce qu'il se réclame de « L'École », ou de son nom, n'est évidemment que parade ou escabeau.

On voit donc ce qui pourrait être une sorte d'impasse spéieuse : toute explication pourrait ressortir à la spéculation intellectuelle, tout silence rejeterait l'expérience dans l'ordre de l'ineffable, rendant par là même l'École vaine.

Toutefois.

Toutefois, ces précautions oratoires n'empêchent pas que ce choix s'est fait pour moi dans sa dimension contingente et dans la nécessité qui peut s'imposer dans une existence. Aussi l'évoquerai-je en quelques mots. Les conséquences de mon admission à l'École, plus qu'aux Forums, ne se sont pas mesurées d'emblée. Il a fallu, quasiment deux ans après, et à la suite d'une rencontre d'École consacrée à la passe, que s'entende quelque chose, à mon *insu* et à mon corps défendant, pour que se pose de manière cruciale le « comment donc se fait le passage du duo analytique vivant, à ce que nous pourrions appeler maintenant un corps analytique vivant, ce qui n'est qu'une autre formule pour qualifier l'École <sup>10</sup> ». Cet entendu, cause de certains exposés ou témoignages, perceptible dans quelques adresses plus personnelles, m'a été suffisamment parlant pour que quelque chose s'engage et que je m'y engage. L'inconscient (réel) tel que posé dans un certain style n'était, loin s'en faut, ni un abri conceptuel ni un mot-clé fourre-tout.

Un engagement : en tant qu'analysante (reprise d'une *autre* analyse) puisque l'inscription dans un lieu où se réfléchit un savoir sur une fin (autant en tant que terme que de finalité) ne peut qu'interroger, – et pas seulement pour une question de cohérence –, son propre positionnement en tant qu'analysante et analyste par rapport au réel du symptôme ; et en tant que membre d'École, sans prétendre que mon abord fasse école – intimement touchée par le fait que l'« indicible » ou plutôt le « ne cesse de ne pas s'écrire », propre au réel, ne peut être un écran discursif mais une cause vivante et transmissible.

Dès lors, au-delà de ces axiomes qui me sont propres, se problématise le point suivant : comment, et dans quelles conditions, l'École s'offre comme lieu de raisonnance/résonance de ce qui s'élucubre comme savoir

dans le singulier d'une analyse ? Et inversement. Par conséquent, si une déclinaison était encore nécessaire : non seulement à quoi est mené un sujet dans une analyse où se pose la question de la fin, mais aussi à quoi et qu'est-ce qui mène une École de psychanalyse qui ne se réclame pas seulement de Lacan mais de « son » inconscient réinventé ?

Quoi qu'il en soit, l'École peut soutenir, il me semble, une élucubration vivante de savoir, dans « une structuration plus analytique de l'expérience », une mise à l'épreuve en commun que ce qui ne va pas ne cesse de ne pas s'écrire. Un abord de l'inconscient qui ne peut se contenter d'être refrain ou thématique qui court, parce que s'appuyant, certes, sur une élaboration épistémique mais aussi sur le témoignage singulier offert dans le travail analysant, sans cesse à la tâche, sous-tendant celle-ci. De la sorte, il est logique que la passe en tant que témoignage au cœur même de l'École soit continuellement remise sur la brèche et ne puisse se mouler dans un standard du dire et des dits.

Dès lors, que l'École suscite – ou pas, contingence ! – le transfert peut s'avérer : transfert à l'École comme lieu où aucune réponse ultime ne pourrait être donnée mais où un certain dépôt de savoir peut néanmoins se dire et s'écrire. En résonance avec le « que veux-tu ? » de chacun et dans la collégialité de « que voulons-nous ? ».

On peut espérer que c'est ce qui s'y travaille, soit l'inconscient réel comme hypothèse et dans sa version la plus subversive qui pousse à renier les pseudo-évidences propres au sens et à interroger sa position analysante et d'analyste. On peut faire en sorte que le discours qui s'y tient, parce qu'il s'ordonne dans le cadre d'un non-savoir assumé, puisse toucher, par la faille qu'il laisse entr'apercevoir, le désir propre à chacun, faisant ainsi écho au plus intime du sujet : son symptôme dans ce qu'il a d'incroyable et d'inéducable. N'est-ce pas à ces conditions qui impliquent une manière différente de se positionner dans son dire et par rapport à ses dits que l'écueil justificatif évoqué plus haut peut être évité ?

Dans la séance du 13 novembre 1973 du séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan insiste sur « une autre éthique, une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient, qui en fin de compte est notre seul lot de savoir ». Il continue : « [...] il faut être dupe c'est-à-dire coller à la structure ». Et plus loin, le 11 juin 1973 : « En se faisant la dupe, nous pouvons nous apercevoir que l'inconscient est sans doute dysharmonique mais que peut-être il nous mène un peu plus de ce Réel qu'à ce très peu de réalité qui est la nôtre, celle du fantasme, qu'il nous mène au-delà : au pur Réel. »

Et cette confrontation au réel hors symbolique produit l'incrédule, pas le cynique, mais plutôt la chute du sujet supposé savoir « consiste à cesser d'y [au symptôme] croire, donc à cesser d'attendre qu'il dise quelque chose de vrai [...] ». Fin du mirage de la vérité. En ce sens, l'analyse ne se termine qu'à produire un incrédule. Subtilité pourtant : passer de la croyance transférentielle à l'incrédule est un passage vers un savoir. Pas n'importe lequel, le savoir que l'ICSR est un savoir qui se jouit dans le réel, hors sens. Ce passage est la condition pour que l'on puisse s'y identifier au symptôme, à cette constante à laquelle on ne peut croire, et qui pourtant s'impose <sup>11</sup>. »

Je résume : un incrédule toutefois dupe qui se mesure à la « certitude » du *C'est pas croyable !* Autre version du *credo quia absurdum* où la charge du réel est laissée à la responsabilité du sujet.

L'École, en ce qu'elle s'appuie sur « un savoir dont l'usage est inséparable de l'expérience dans laquelle il s'est déposé <sup>12</sup> », à la fois soutient cette part d'incroyable, proprement réelle, hypothèse vérifiable dans la cure, et l'élabore dans un discours qui fait lien, qui peut nous rassembler, au-delà des symptômes épars et autistes, dans l'exigence, peut-être porteuse d'enthousiasme, de *Tu peux savoir* et *Tu peux élaborer avec d'autres à propos de ce savoir sans sujet*. Ni promesse de lendemains qui chantent ni ne mènent la danse, ni fin en soi, elle est toutefois poussée à ce que chaque analyste-analysant, chaque analyste qui pense la finalité de l'acte mesure la portée d'un engagement où se pose sans cesse l'option éthique, soit « la manière de se positionner subjectivement dans le réel <sup>13</sup> ».

Une « promesse », gage d'une liberté mais pas sans conditions. D'antan, les règles de savoir-vivre faisaient l'objet d'une attention au quotidien : nostalgie désuète ? L'appel à la courtoisie (rappelé par Marc Strauss lors d'une de nos dernières journées d'École, en écho à « La proposition du 9 octobre 1967 ») et au respect qu'elle implique est plus qu'un simple vœu de politesse surannée ou élémentaire : du travail en cartel au séminaire, du colloque singulier aux journées locales, nationales ou internationales, elle est demande et offre à ce que chacun laisse toute prestance de côté en raison même du réel au cœur même de notre cause.

Vœu fragile et pari d'un lieu où il est possible de débattre et de mettre à l'épreuve et au travail une conception de l'inconscient qui ne se contente pas de phrases serinées et où l'enthousiasme du néophyte, évoqué plus haut, se maintienne. Condition pour que l'on ne vienne ni dans la pétition de principes ni dans la standardisation. Vulnérable car lieu, bon an mal an, humain, avec l'insupportable fait corps de chacun, et l'on est bien en droit de se poser la question de ce qu'il deviendra dans vingt ans.

Il y aurait à mettre au débat les conditions pour que chacun y trouve son style, le signe dans une communauté de travail, « lieu où doivent se déblayer de façon continue les voies de franchissement de l'horreur de savoir, condition nécessaire à toute novation possible aussi bien dans la cure que dans la théorie <sup>14</sup> ».

Vœu aussi que ce soit des lieux où l'on ne se plaint pas mais où l'on travaille en y prenant plaisir, voire où l'on s'y amuse... sérieusement.

L'oxymore est permis.

*Mots clés : École, Forum, fin, finalité*

---

\* [↑](#) Intervention faite lors de la journée du 15 mars 2014 du FCL du Brabant, « L'École, un corps vivant ».

1. [↑](#) C. Soler, *L'inconscient, qu'est-ce que c'est ?*, Formations du Champ lacanien, Collège clinique de Paris, année 2007-2008, p. 60.

2. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 31.

3. [↑](#) C. Soler, *Le Savoir sans la fatalité*.

4. [↑](#) Conférence du D<sup>r</sup> Jacques Lacan, 29 octobre 1974, Centre culturel français de Rome.

5. [↑](#) Conférence de presse du D<sup>r</sup> Jacques Lacan au Centre culturel français de Rome, 29 octobre 1974.

6. [↑](#) C. Soler, *Le Savoir sans la fatalité*, op. cit.

7. [↑](#) J. Lacan, « La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ».

8. [↑](#) Chacun pourra relire la lettre ouverte de Colette Soler à Jacques-Alain Miller...

9. [↑](#) Dans ce cas de mésusage, la psychanalyse n'est pas sans lien « à la religion, surtout la vraie, [qui] a des ressources qu'on ne peut même pas soupçonner [...] ». Il y a une vraie religion, c'est la religion chrétienne. Il s'agit simplement de savoir si cette vérité tiendra le coup, à savoir si elle sera capable de sécréter du sens de façon à ce qu'on en soit vraiment noyé. [...] Elle trouvera une correspondance de tout avec tout. C'est même ça sa fonction. [...] La religion je vous dis est faite pour ça, est faite pour guérir les hommes, c'est-à-dire qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui ne va pas. », *ibid.*

10. [↑](#) M. Strauss, *Sélection, désignation, nomination*.

11. [↑](#) C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 113.

12. [↑](#) C. Soler, *Ni sauvage ni fictive*.

13. [↑](#) C. Soler, lors d'une conférence à Bruxelles le 19 janvier 2013.

14. [↑](#) C. Soler, *Le Savoir sans la fatalité*, op. cit.

## Marc Strauss

### Le corps parlant \*

L'inconscient, c'est ce qui vous permet de vous accoupler, malgré le langage. Avec les conséquences que ça a sur l'espèce, de la perpétuer. Bonne ou mauvaise chose, qui sait ? Mais pour ce qui est des conséquences sur les individus de cette espèce dits par Lacan *parlêtres*, on le sait, elles sont plutôt désastreuses. Elles génèrent un nombre incalculable de conflits en chacun.

L'entrée dans le langage produit en effet dans l'individu une déchirure irréparable. Irréparable est plus adéquat qu'irréremédiable. Il ne s'agit pas d'un manque de remède à une maladie, mais de l'impossible rémission d'une faute. En effet, la structure du langage a comme effet la coupure irréremédiable entre le réel et la représentation, entre le besoin et le désir pour le dire autrement. Cette coupure est évidemment la castration que Freud a mise en avant dans la constitution subjective, et dont Lacan a donné la logique, une logique signifiante. Le sujet ne peut que prendre ce défaut d'unité sur lui, comme une faute. Et il va s'employer à la réparer. Moyennant quoi il va la répéter car la voie qu'il prend pour la réparer, aussi obliquée soit-elle, est fautive. Il ne peut que répéter son échec et est ainsi toujours ramené à son irréparable. L'irréparable, c'est le nom bien sûr du symptôme, que Lacan a plus gentiment qualifié d'impossible à supporter, mais c'est la même chose.

L'inconscient, qu'est-ce que c'est ? C'est ce bidule qui fait qu'une femme à un moment de mou dans son existence décide de voir un psychanalyste. Pendant quelques mois, elle lui raconte son enfance, ses difficultés avec les hommes, en particulier son ex-mari, ses embarras avec la confiance, puis elle disparaît, malgré mes rappels. Elle revient deux ans après, effondrée par la rupture d'une liaison homosexuelle qu'elle a entretenue dans le plus grand secret pendant six ans, y compris à l'égard de son analyste. Elle n'a pas toujours été homosexuelle, ça lui est tombé dessus après son divorce ; une relation passionnelle, fusionnelle. Elle avait bien sûr du mal à donner sa confiance, mais ça s'est fait, peu à peu, très lentement. Au

moment même où elle la donnait sans réserve, l'autre la plante, et la voilà dans une solitude atrocement douloureuse qu'elle n'a jamais connue. Là, elle se dit qu'il est temps d'interroger vraiment son rapport à la confiance, plutôt que de croire pouvoir gérer seule le tracassé que lui fait cette question.

L'inconscient, c'est cette femme qui a, quand elle était petite, partagé le chagrin qui a tué son grand-père adoré, après que ce dernier eut perdu sa fille préférée. Elle a connu aussi la dépression de la mère qui formait avec son père un couple bizarre, lui bon vivant, pétillant d'intelligence, elle plus morne. Elle épouse un homme plus âgé qu'elle, divorcé, qui après son divorce a fait un enfant à une autre qu'il méprise radicalement. Elle s'engage sans réserve quand il lui promet un bonheur absolu, mais après peu d'années il perd tout enthousiasme, se replie, et finit par dire qu'il n'est pas fait pour la vie à deux. Elle est effondrée par son échec et souffre au point de penser qu'elle n'y survivra pas.

L'inconscient, c'est cet homme qui se promet de profiter de quelques jours de vacances dans une belle maison, seul, sans femme, ni enfant, ni maîtresse, pour pouvoir enfin lire et travailler à son aise, faire enfin des choses pour lui tout seul. Il revient dépité, ayant passé tout son temps à faire, comme il dit, du tourisme sexuel sur Internet.

C'est cette analysante qui, dans sa jeunesse, a raté un concours prestigieux et depuis vit dans la grisaille la plus terne, se présentant comme une pauvre femme. Par son travail, elle a affaire à des diplômés de cette grande école qu'elle a ratée et, de façon incompréhensible, passe son temps à se « frotter à eux », l'expression est d'elle. Nous pouvons ajouter que dès le début elle a perdu son concours, avec son frère ; un joyeux concours de violence où ils ne s'épargnaient rien. C'est elle qui a dû s'incliner alors même que, transgressant toutes les limites, elle allait l'emporter mais qu'un adulte est intervenu pour les séparer et la déconsidérer définitivement. Ainsi, pour elle, être une femme, c'est l'injustice de ne pouvoir faire ce que fait un homme. Elle reste donc professionnellement et socialement dans l'ombre des hommes, et en souffre. En même temps, elle n'a pas renoncé à poursuivre son concours et elle continue incompréhensiblement de se « frotter » aux hommes qui la dominent, et bien sûr elle en souffre.

Chaque cas de la pratique pourrait ainsi défiler ; en quelques lignes s'inscrit un destin où les choix s'avèrent moins libres qu'il n'y paraît.

Mais commentons plutôt cette phrase de Lacan dans le séminaire *Encore*<sup>1</sup>, à la cinquième leçon : « Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction – à quoi ils peuvent faire défaut. »



Nous pouvons partir du fait qu'on ne peut pas ignorer son corps et ses exigences. Quand il se manifeste, par ce que nous pouvons appeler une excitation, on ne peut pas l'ignorer. L'excitation se fait sollicitation.

En effet, le corps, ce qui le caractérise surtout, c'est que nous l'ignorons. Au mieux, quand nous avons besoin de lui, nous commandons à ses actions. Il arrive pourtant que nous ne puissions pas l'ignorer. Dans le cas de la douleur, évidemment, et aussi cette forme très particulière de douleur, dont il est impossible de dire qu'elle n'est pas agréable aussi, l'excitation sexuelle. C'est probablement pour cela que Freud a précisé que toutes les sensations devaient s'accompagner d'excitation sexuelle, même la douleur.

Qu'est-ce que l'excitation sexuelle ? Une douleur qui est aussi plus ou moins agréable et qui s'impose. De ce point de vue, nous devons reconnaître à côté des besoins liés à la survie du corps un besoin sexuel, d'un autre ordre. De même, on sait qu'il n'est possible de supprimer cette douleur qu'en l'accentuant jusqu'à la volupté.

On peut donc en rechercher l'agrément. Pour y arriver, à quoi s'en remettre ? Est-ce le besoin qui commande l'excitation, que l'esprit ne peut qu'accompagner puisqu'il ne peut l'ignorer, ou alors ne peut-elle être déclenchée par la pensée, avec un scénario adéquat ?

Ainsi, une rencontre sexuelle est le fait de l'amour pour une histoire qui plaît particulièrement. Ça peut être l'histoire du prince charmant qui vient délivrer la belle endormie de son ennui. Ça peut aussi être celle du lion et de sa femelle qui se défient dans l'intensité de leur plaisir. Mais, celles-là ou d'autres, c'est toujours une histoire avec un « plus de plaisir », que ce soit l'adieu à l'ennui ou le choc de la rencontre. Une histoire dont la conclusion est nécessairement le plaisir sexuel, comme plaisir suprême que l'on puisse s'offrir dans l'intimité.

On peut se raconter d'autres histoires, celle où on se fait être professeur d'Université et où on joue convenablement son rôle avec ses partenaires universitaires pour atteindre au plaisir de réaliser son objectif. Là, il n'est pas question de partenaire sexuel, même s'il peut être question de plaisir sexuel, comme Freud l'aurait non pas dit, mais, selon Jones, montré par la tache qui sur son pantalon apparaissait pendant qu'on lui donnait aux États-Unis son diplôme *honoris causa*.

Pourquoi y a-t-il des histoires qui doivent finir au lit, même pour certains professeurs d'Université ? Pourquoi n'y a-t-il pas seulement des plaisirs publics où, même s'ils sont solitaires comme la pêche ou le jardinage, il n'y a rien à cacher, sinon éventuellement leurs trucs et leurs bons coins ?

Est-ce parce que le corps a des besoins et qu'il n'y a le choix que de les accompagner par ses pensées ? Ou est-ce parce que le plaisir sexuel a une telle valeur que le sujet ne veut pas y renoncer ? Et là se pose la question de la valeur : est-elle une valeur de volupté inégalable, ou une valeur de jouissance intellectuelle ? Est-ce le meilleur, ou le plus rassurant ?

La psychanalyse nous répond qu'il est le plus rassurant. La conclusion sexuelle a une fonction pour le sujet : elle est supposée démontrer à chaque partenaire son sexe, un sexe qui jusque-là pour lui n'est qu'hypothèse. La forme la plus classique de cette démonstration est celle de la copulation dite hétérosexuelle, où celui qui a l'organe se prouve y intervenir comme homme, et l'autre comme femme. Mais on peut très bien avoir un scénario différent pour se prouver le sexe que l'on se construit. Par exemple, faire avec un homme ce qu'un homme fait. Ou faire avec un homme ce qui pourrait se faire avec une femme si c'était permis, ou si ça en valait la peine. Ou alors, bien qu'ayant un organe pénien, faire ce qui se fait comme femme avec un homme. Ou, de l'autre côté, faire avec une femme ce qui pourrait se faire comme homme, ou avec une femme faire ce qui se fait comme femme, etc.

C'est là le message insupportable de la psychanalyse : l'inconscient ne permet à aucun être parlant de se savoir d'un sexe, Lacan l'a dit. Grâce à ce qu'il a montré par la suite, nous pouvons dire que l'inconscient est ce qui objecte à ce qu'un parlant se sache d'un sexe. Il en est l'impossibilité même. En effet, pour le savoir, pour tout savoir quel qu'il soit, il n'y a comme sexe que le phallus, unique. Une fiction donc, une histoire qui rassure sur l'appartenance au sexe. Et de ce point de vue, couple homo ou hétérosexuel sont tous deux comme le néologisait Lacan « hommosexuels ».

Cela dit, si la jouissance sexuelle condense sur elle l'excitation du corps, la régule et la résout transitoirement, la jouissance propre de l'excitation implique tout le corps, au même titre que l'angoisse, qui est la douleur de ne plus arriver à se représenter dans un environnement reconnu.

Et cette excitation de tout le corps, c'est elle qui nous fait vivre, c'est elle qui nous commande d'agir, de l'utiliser et d'en faire du plaisir. C'est là que Lacan a ajouté à la jouissance sexuelle, qui a été le point d'Archimède de Freud, la jouissance de *lalangue*. C'est ce qui fait de nous une espèce différente de toutes les autres : nous avons le sentiment de la vie, et ce sentiment nous porte, nous donne envie de le vivre, encore. Et aussi ce sentiment provient de la volupté que nous éprouvons à être baignés dans le langage, avec ses tourbillons plus ou moins violents, de la douce vague à la tempête déchaînée.

Mais cette jouissance, nous ne pouvons que l'éprouver. De plus, nous ne pouvons pas l'éprouver indéfiniment, dans la béatitude la plus complète. Les besoins sont là, avec leurs exigences, et leur satisfaction, et la nécessité de l'autre pour cette satisfaction. Ce sont même les seules satisfactions que nous pouvons reconnaître, et non pas seulement éprouver passivement. Nous pouvons les reconnaître, parce que, contrairement à la jouissance du bain de *lalangue*, elles sont normées, ordonnées par le signifiant. Ce sont même les seules que nous pouvons reconnaître et planifier, parce que pour reconnaître et planifier il faut le signifiant. La planification de la satisfaction, c'est ce que nous appelons le fantasme. La jouissance à l'inverse peut se retrouver, par rencontre, et pour se perdre aussitôt, car elle n'est attachée à aucun nom qui la désigne.

Cela dit, il est une jouissance planifiable, que l'on peut susciter, et à laquelle n'est attaché aucun nom, l'excitation sexuelle. Elle est planifiable mais ne trouve pas d'issue. Insistons sur le fait que Freud a toujours insisté sur le fait que la masturbation infantile ne connaissait pas la résolution de l'orgasme. Elle est dans l'enfance jouissance en elle-même, mais ne connaît comme fin que l'épuisement, sans plus de conclusion satisfaisante que les théories échafaudées pour imaginer un usage adéquat de la zone. Elle n'est attachée à aucun nom parce qu'elle est unique, ne renvoie qu'à elle-même, elle ne fait l'objet d'aucune tractation avec l'autre qui satisfait les besoins, avec lequel se négocie la satisfaction, en la soumettant à conditions d'échange, etc. Elle ne peut que s'éprouver et être imaginée comme planifiée dans le couple parental, qui est un couple sexuel avant d'être un couple pédagogique.

Elle prend alors le nom de phallique, ce qui veut dire que c'est toujours la jouissance de l'Autre imaginé, supposé savoir en user correctement... toujours pour s'y retrouver comme homme ou comme femme.

Donner nom de phallique à la jouissance sans nom qu'est la jouissance sexuelle permet donc de la gouverner, à partir du fantasme, à partir de ce que le sujet connaît des satisfactions des besoins qui sont aussi des satisfactions d'amour. La jouissance phallique est la jouissance de l'organe sexuel quand elle est mise au service du rapport sexuel parental, c'est-à-dire que l'objet sexuel sert à l'amour au même titre que l'objet oral, l'objet anal, etc. y servent. Autant dire qu'elle n'est jamais que pour l'autre, et jamais atteinte. Retombée toujours trop précoce de l'aile, dit Lacan.

Le fait est que si la jouissance de *lalangue* peut et peut ne pas se faire excitation sexuelle, elle est toujours excitation *a*-sexuelle, et elle se dit quand le sujet parle. Le symptôme névrotique correspond à la conjonction

forcée de l'histoire que le sujet se raconte pour justifier son identification à un sexe avec son excitation. Il donne sens sexué à cette excitation. Par exemple, notre dernière patiente rapporte sa jouissance à ce qui représente dans son hystoire une jouissance de femme, c'est-à-dire de partenaire injustement soumis(e) à la violence de l'homme.

Dans le symptôme névrotique se montre l'index d'une identification sexuée inconsciente. Mais l'inconscient est aussi l'impossibilité de cette identification car il n'y a rien qui mette le corps de l'homme en relation avec le corps d'une femme qui n'ait rapport avec le langage.

Le symptôme fondamental est, une fois opérée la coupure entre l'excitation et sa mise en scène sexuée, la forme singulière de son excitation : pour elle, un corps à corps violent et brutal. Grâce à l'analyse, nous pouvons penser que son plaisir à se frotter aux hommes lui sera restitué et qu'elle pourra trouver l'homme avec lequel se satisfaire, sans qu'aucun franchisse les limites de ce qui doit rester un jeu, un jeu sans gagnant définitif pour pouvoir perdurer. Mais elle pourra aussi la condenser dans un autre domaine, faire violence à la langue par exemple, en écrivant enfin, ce qu'elle a toujours rêvé de faire.

*Mots clés : inconscient, corps parlant, identification sexuée, symptôme*

---

\* ↑ Intervention faite lors de la journée du FCL du Brabant du 15 mars 2014, « L'École, un corps vivant ».

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 49.

## Concetta Ciuro

### Depuis « le sujet parle avec son corps » jusqu'à « je parle avec mon corps \* »

Dans un premier temps, en lisant le cours de Colette Soler « L'en-corps du sujet <sup>1</sup> », j'ai été interpellée par cette expression de Lacan : « le sujet parle avec son corps ». Freud indiquait, parlant de ses premières patientes hystériques, qu'à l'occasion le symptôme se mêle à la conversation analytique. Ce qu'il veut nous faire comprendre, c'est que ça ne parle pas seulement dans l'association libre, mais aussi dans les manifestations psychosomatiques. C'est-à-dire que le symptôme que l'on déchiffre, on lui donne un sens et, de ce fait, il devient parole. Lacan, quant à lui, n'a pas récusé cette thèse freudienne, mais il l'a repensée en disant que le symptôme est un message. C'est sa première théorie du symptôme dans le champ du langage : le symptôme est un message, autrement dit une « parole bâillonnée », une parole captive qu'il faut délivrer, qui attend son lecteur et son interprète, c'est-à-dire l'analyste.

Cette thèse est ancienne et déjà présente dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », en 1960 <sup>2</sup>. Dans ce passage Lacan s'interroge sur le sujet de l'inconscient et y répond que le sujet de l'inconscient est le sujet représenté par la chaîne inconsciente refoulée, qui n'est rien d'autre que la chaîne de la pulsion (graphe du désir). Lacan énonce : « [...] saisir qu'il soit difficile de le désigner nulle part comme sujet d'un énoncé, donc comme l'articulant, quand il ne sait même pas qu'il parle. D'où le concept de pulsion où on le désigne d'un repérage organique, oral, anal, scopique et invoquant, qui satisfait à cette exigence d'être d'autant plus loin du parler que plus il parle ». Dans cet extrait, on est très près d'une formule qui dirait : le sujet de l'inconscient, c'est ce qui parle avec son corps, au sens de ce qui parle avec la pulsion. Lacan écrit la structure de la pulsion  $\$ \diamond D$  et qualifie la pulsion de trésor des signifiants ou de l'activité pulsionnelle elle-même. La pulsion écrit les traces que laisse le dire de la demande sur le corps. C'est dans la pulsion que le sujet parle avec son corps. Et ces traces, Lacan nous dit que ce sont

des coupures. Aussi bien découpage de la zone érogène sur le corps que détachement de l'objet sur la fonction organique.

Quand, en 1973, Lacan dit : « Il parle avec son corps », cela veut dire avec la pulsion. Lacan ne pense plus le symptôme comme une parole, il le pense plutôt comme une inscription, une lettre, comme de l'écrit, non pas comme de la parole. Cette autre façon serait de la référer à l'activité pulsionnelle, car la pulsion est une activité, comme le fait de parler, et donc c'est à ce niveau que l'on serait le plus près du sens fort de cette expression.

Deux ans plus tard, en 1975, Lacan viendra avec cette affirmation qui consiste à dire : la pulsion, c'est « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ». C'est dans le texte « L'étourdit » (1972) que Lacan a élaboré ce qu'il appelle le dire.

Dès le début de « L'étourdit », Lacan donne des indications sur la relation du dire et du dit avec sa formule : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend <sup>3</sup>. » Le dire est un « qu'on dise », il est du côté de l'énonciation (inconsciente). Le dire se distingue des dits, les dits étant les énoncés, ce qui s'enregistre. Le dire, c'est l'acte de produire des dits.

Toujours dans « L'étourdit », Lacan nous indique qu'il y a deux dire : le dire de la demande et le dire de l'interprétation. Donc, quand il dit « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire », c'est l'écho dans le corps du fait que le discours de l'Autre porte le dire de la demande. Mais qu'est-ce que cet écho ? L'écho désigne l'effet du dire sur le corps avec la thèse que l'entrée du sujet dans le symbolique agit sur le corps. Le symbole est le meurtre de la chose. Ce qui veut dire que dans tout langage il y a mortification de la chose : de la mère chez Freud, et un reste de jouissance toute chez Lacan. L'écho est également un renvoi du son, ici on peut le prendre comme un renvoi du dire de la demande qui n'est rien d'autre que l'activité pulsionnelle.

Pour illustrer ce qui précède, je vous propose le cas clinique de Jean-Paul Sartre, avec des extraits de son livre *Les Mots* <sup>4</sup>.

Jean-Paul est né à Paris en 1905. Il a très peu connu son père. Dès sa naissance, celui-ci tombe gravement malade. Jean-Paul est alors placé en nourrice, où il souffre d'une grave entérite et passe à son tour très près de la mort. La mort de son père, survenue très vite dans sa toute petite enfance, fut, dit-il, la « grande affaire de [sa] vie ». Elle rendit sa mère « à ses chaînes », c'est-à-dire ses parents, et « donna à Jean-Paul la liberté » : « À la mort de mon père, Anne-Marie et moi nous nous réveillâmes d'un

cauchemar commun ; je guéris. Mais nous étions victimes d'un malentendu : elle retrouvait avec amour un fils qu'elle n'avait jamais quitté vraiment : je reprenais connaissance sur les genoux d'une étrangère <sup>5</sup>. » Sa mère lui répétait alors, cent fois par jour, non sans intention : « Karlémami nous attendent ; Karlémami seront contents, Karlémami... », évoquant, par l'intime union de ces quatre syllabes, l'accord parfait des personnes. « Je n'étais qu'à moitié dupe, note Jean-Paul, je m'arrangeais pour le paraître entièrement : d'abord à mes propres yeux. Le mot jetait son ombre sur la chose ; à travers Karlémami je pouvais maintenir l'unité sans faille de la famille et reverser sur la tête de Louise une bonne partie des mérites de Charles <sup>6</sup> » – Louise étant sa grand-mère et Karl son grand-père.

« Karlémami » démontre bien que ce qui se transmet entre le sujet Jean-Paul et ses parents est un mode de relation à la parole et au langage qui porte la marque de la façon dont sa mère l'avait accepté. Jean-Paul Sartre raconte très bien dans *Les Mots* comment son imprégnation de ce Karlémami, et lui-même, comme symptôme, sont venus répondre à cette vérité particulière de la conjonction familiale, en paraissant réaliser entièrement dans son corps l'objet noué à ce Karlémami. Enfin, pas tout à fait entièrement, car s'il précise n'en avoir été qu'à moitié dupe, il démontrera comment il réussira à s'en séparer, à se détacher de la valeur de jouissance qu'il commença par y trouver. C'est dans les traces que laisse *lalangue* (différente de la lettre) – ici Karlémami – que vont s'ancrer pour lui, au cours de son enfance, sa façon de sustenter son corps et les fondements du symptôme.

Ce qui se transmet, ce dont l'enfant hérite, c'est la façon dont *lalangue* a été parlée et entendue dans sa particularité. Jean-Paul se dit lui-même « victime d'un malentendu <sup>7</sup> » et on va voir, comme le dit Lacan, que c'est par là qu'il va attraper le statut de son corps en tant que réel, que vivant. « Le corps, soutient Lacan, ne fait son apparition dans le réel que comme malentendu. » Soyons ici radicaux, précise Lacan : « Votre corps est le fruit d'une lignée dont une bonne part de vos malheurs tient à ce que déjà elle nageait dans le malentendu tant qu'elle pouvait. Elle nageait pour la simple raison qu'elle parlètrait à qui mieux mieux. C'est ce qu'elle vous a transmis en vous donnant la vie, comme on dit. C'est de ça que vous héritez. Et c'est ce qui explique votre malaise dans votre peau. » Ce « mal dans sa peau <sup>8</sup> », c'est ce que Jean-Paul dit avoir hérité de sa mère et de la façon dont ce qui parlètrait pour lui à qui mieux mieux se trouva condensé dans ce Karlémami. « Karlémami nous attendent, Karlémami sont contents de te voir. » « Karlémami admirait en moi l'œuvre admirable de la terre pour se persuader que tout est bon, même notre fin miteuse. » Sa présence comble

son grand-père : « En un mot, je me donne ; je me donne toujours et partout, je donne tout : il suffit que je pousse une porte pour avoir moi aussi le sentiment de faire une apparition <sup>9</sup>. »

« On m'adore donc je suis adorable. Quoi de plus simple puisque le monde est bien fait ? On me dit que je suis beau, je le crois <sup>10</sup>. » Pourtant, il remarque une certaine boiterie de son être dans ce para-dit de *lalangue* : « Depuis quelque temps, je porte sur l'œil droit la taie qui me rendra borgne et louche mais rien n'y paraît encore <sup>11</sup>. » (La taie de la cornée est une tache permanente, cicatricielle, sur la cornée – dictionnaire Larousse). Sa mère et Karlémami font tout pour qu'il oublie cette taie, cette marque du corps. Lorsque sa mère prend des photos, elle les retouche afin de gommer cette tache. Elle lui laisse pousser les cheveux, bouclés et longs comme une fille, toujours pour cacher ce défaut. Le paradis est bien le lieu du malentendu, l'Autre s'efforce de gommer la différence sexuelle inscrite dans son corps. Mais il précise bien qu'il n'était qu'à moitié dupe, même s'il s'arrange pour le paraître entièrement. Le discours de Karlémami lui sert à façonner une certaine image de lui et de son corps pour supporter le réel qui surgira le jour où le grand-père, excédé que sa fille fasse de son petit-fils une fille, l'emmènera pour lui faire couper les cheveux. Jean-Paul décrit très bien comment, jusqu'à son entrée à l'école communale, l'image de son corps, façonnée par Karlémami, le capte au point qu'« il le corporéifie », dit Lacan, « tout pour la montre », dira Jean-Paul.

Dans « Position de l'inconscient <sup>12</sup> », Lacan consacre deux pages à l'activité pulsionnelle. Il évoque d'abord les objets que l'être perd par nature : l'excrément, la voix, le regard, et dit : « C'est à tourner ces objets, pour en eux reprendre et en restaurer sa perte originelle, que s'emploie cette activité qu'en lui nous dénommons "pulsion". » Nous avons là la définition de la pulsion avec sa double opération, soit :

- reprendre ce qu'il a perdu. Son but est de reprendre, mais ce qui est perdu est perdu à tout jamais et chaque fois c'est un ratage ;
- restaurer la perte. Elle restaure la perte et donc tout est à recommencer, d'où l'insistance répétitive de la pulsion.

Dans l'activité pulsionnelle, l'être parle avec son corps : « se faire bouffer, se faire chier, se faire voir, se faire entendre », et il y a là la présence d'un dire qui se met en acte, se réalise. Lacan dit : « La pulsion est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire », le dire de la demande. Lacan a donc construit son concept de pulsion liée au langage. Tandis que Freud donne une définition biologique de la pulsion et la définit comme une poussée inhérente à l'organisme vivant. Pour Lacan, la pulsion est une



poussée inhérente à l'organisme parlant. *L'infans* jouit dans le babillage et passe dès lors dans le langage. Le langage précède la constitution de la pulsion et l'entrée dans le langage est liée à la perte de l'objet de la réalité, qui devient alors objet pulsionnel, objet *a* cédé à la demande de l'Autre. Dans le cas de Jean-Paul Sartre, l'on peut constater que son objet *a* est l'objet scopique, soit le regard, avec comme symptôme la taie de la cornée, et, du fait de sa structure obsessionnelle, la pulsion tourne autour de l'objet « œil ». Sartre aurait ainsi cédé cet objet à la mère en perdant la vue – perte d'un œil, objet de la réalité qui en chutant devient objet pulsionnel. Telle est la question concernant Sartre, qui possède en tout cas de lui-même une juste vision de la chose...

Dans le séminaire *Encore*<sup>13</sup> écrit en 1973 juste après « L'étourdit », Lacan reviendra sur cette expression « le sujet parle avec son corps » et emploiera la formule « je parle avec mon corps », en ajoutant « et ceci sans le savoir ». Colette Soler, dans son cours de 2011-2012<sup>14</sup>, dira que cette formule est ce qu'elle appelle « conversion généralisée ». Elle ajoutera : « [...] le "je parle avec mon corps" que la psychanalyse a mis en évidence n'a pas de partenaire, ne s'adresse à personne. Que le symptôme se jouit et, de ce fait, se suffit à lui-même, et qu'il faut un artifice de discours, donc son insertion dans un lien social, pour le monter en demande, en adresse. La pulsion elle-même ne demande rien. Elle est une quête, certes, qui va chercher du côté de l'Autre un plus-de-jouir, mais un plus-de-jouir qu'elle prend sans demander l'autorisation. La pulsion s'autorise toujours d'elle-même ».

*Mots clés : lalangue, le corps, la pulsion, écho, Sartre*

---

\* ↑ Intervention faite lors de la Journée du rcl du Brabant, le 15 mars 2014, « L'École, un corps vivant ».

1. ↑ C. Soler, « L'en-corps du sujet », Collège clinique de Paris, année 2001-2002.
2. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 816-817.
3. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.
4. ↑ Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1980. Voir l'article de P. Lacadée, « Les mots pas sans le corps ».

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 17.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 32-33.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 17.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 91.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 29.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 26.
11. [↑](#) *Ibid.*
12. [↑](#) J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 847-849.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 108.
14. [↑](#) C. Soler, « Qu'est ce qui fait lien ? », Collège clinique de Paris, année 2011-2012.

## Bernadette Diricq

### L'inconscient : enseignement ? transmission \* ?

La psychanalyse *s'enseigne*. Quelle est la spécificité de cet enseignement et comment « *transmettre* », pour autant que ce soit possible, ce qu'est l'inconscient tel qu'il a été découvert par Freud, puis comme noué au réel de la lettre par Lacan, soit l'ICSR ?

Freud, – découvreur de l'inconscient déchiffrable, dont Lacan dira qu'il est structuré comme un langage, – s'est efforcé de faire part des articulations et des différents concepts de psychanalyse qu'il déduit au départ des formations de l'inconscient perçues chez ses analysant(e)s.

Pourtant en 1937, répondant à Ferenczi qui avait prononcé dix ans plus tôt une conférence se concluant sur une réconfortante assurance de fin d'analyse naturelle, Freud précise son point de vue dans son texte « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin <sup>1</sup> » – je le cite : « Il semble presque, cependant, qu'analyser soit le troisième de ces métiers "impossibles", dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant. Les deux autres, connus depuis plus longtemps, sont éduquer et gouverner. » Deux pages plus loin, Freud dira encore ceci : « Je n'ai pas l'intention d'affirmer que la psychanalyse est fondamentalement un travail sans conclusion. [...] La terminaison d'une analyse est d'après moi une affaire de pratique » – soit dépendante d'une action concrète.

Lacan parlera d'acte repérable selon ses conséquences dans l'après-coup. Ainsi, Lacan relisant Freud et prenant appui sur ses dits mais aussi sur sa propre expérience de l'analyse, revient sur cet « *impossible* » et écrit de sa plume en 1967-1968 – soit au lendemain de ses *Écrits* –, cette question : « Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? » Dans cette série d'entretiens se rapportant à son enseignement, Lacan interroge en effet la place, l'origine, le comment, le but de cet enseignement et élabore ce qu'il en est.

Précédemment déjà, en conclusion de la communication du 23 février 1957 – présentée à la Société française de philosophie et intitulée « La

psychanalyse et son enseignement » –, Lacan disait : « Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style<sup>3</sup>. »

Dès lors, qu'en est-il de ce style ? Certes, selon les différentes formes d'enseignement – son *séminaire* où il argumente beaucoup et librement, ses *écrits*, très difficilement lisibles au premier abord, ses *conférences* où il surprend l'auditoire, ses *entretiens* vifs et questionnants que les recueils réunissent par thème ou encore ses *présentations de malades* –, les « styles » de Lacan peuvent paraître différents. Pourtant, dans tous les cas, ce style résulte d'un manque, d'un trou qui fait signe.

Reste que la question à propos de...

### L'enseignement de la psychanalyse

... demande à être précisée. Voilà une activité, voir un acte qui, selon ce qu'on en fait et selon le discours d'où l'on se place, porte à conséquences... Et il se peut en effet qu'après rien ne soit plus comme avant. En effet, si « la psychanalyse est opération de Discours<sup>4</sup> », tous les discours n'agissent pas comme enseignement évolutif de la psychanalyse.

Je vous soumetts cette *distinction* dont j'ai fait l'expérience, ayant longtemps enseigné les sciences avant de m'intéresser à la psychanalyse et m'y prendre sérieusement au « je », y prêtant mon être et y déclinant mes mots (maux) jusqu'à ce qu'un réel ne me titille et qu'une lettre de *lalangue* ne m'aspire vers la passe et ses suites.

Ainsi, la psychanalyse, soit ce qu'il en est de l'inconscient noué au réel, ne s'enseigne pas

a) en position d'agent du *discours du maître* (DM) :  $\frac{S1 \rightarrow S2}{\$ // a}$  dont la formule à quatre termes de Lacan présentifie le maître antique, celui-ci s'adressant à l'esclave et à son savoir-faire dont il veut jouir.

Pas plus d'ailleurs que par l'enseignement programmé du système « éducatif » occidental, où les maîtres, professeurs et chargés de cours ont à se soumettre à la loi promue par le système de l'Éducation nationale, tous dans une classe faisant ensemble sous un même signifiant.

Cette même écriture du discours éducatif où les parents utilisent la structure du langage qui, par la chaîne signifiante adresse des demandes à l'*infans*, permet certes que le sujet enfant se construise comme *parlêtre* et évolue selon sa propre réponse.

b) Quant au *discours universitaire* (DU) :  $\frac{S2}{S1} \rightarrow \frac{a}{\$}$ , ce n'est pas lui non plus, l'agent y « distillant » aux *astudés*, comme Lacan aime à désigner les étudiants en attente de ce qu'ils pensent pouvoir leur ouvrir les portes d'un « savoir ». Ce « savoir », appelons-le plus précisément champ ou ensemble de connaissances (- une), diverses et intéressantes certes mais à faire siennes, sortes de signifiants sublimant l'objet de leur attente au cas par cas. Cette somme, ils ont à l'ingurgiter avant de la restituer lors des épreuves d'examens. Car que recherchent ceux qui en place de petits autres dans ce discours en réceptionnent, parfois avec avidité, ces « bonnes paroles » ? Paroles réconfortantes, rassurantes, qui donnent le sentiment à ceux-là qui se les approprient de faire partie du groupe des « grands », des nantis, alors qu'il ne produit que des \$, sujets manquants par excellence, faisant « foule » là encore.

c) Lacan, lui, se dit en position d'analysant lorsqu'il enseigne la psychanalyse. Or le *discours de l'hystérique*, ou discours hystérisé, est celui dans lequel un sujet doit se positionner pour entrer en analyse.  $DH : \frac{\$}{a} \rightarrow \frac{S1}{S2}$  est bien celui de l'analysant.

Est-ce pour autant de ce discours que Lacan énonçait son expérience, sa vérité cachée, celle de l'objet *a*, cause du désir de l'analyste ? Est-ce de là qu'il élaborait ses thèses nouvelles et produisait un savoir S2 nouveau à propos du nœud borroméen et de l'ICSR dès R.S.I. en 1975-1976 ?

En fait, on s'aperçoit en écrivant ce DH que sous la barre se situent *a* comme vérité du \$, mais aussi le savoir S2 insu du sujet, savoir inconscient car refoulé, *mais* une barrière fait obstacle au passage du savoir S2 vers la vérité *a* du \$, obstacle déterminant une impuissance du \$ à le franchir !

d) Venons-en dès lors à Lacan-analyste-enseignant et au DA :  $\frac{a}{S2} \rightarrow \frac{\$}{S1}$

Dans ce discours, l'objet *a* en place d'agent reste silencieux, même si ce silence est éloquent. Lacan et les analystes qui suivent l'orientation de son enseignement y tiennent la position de semblant, avec leur désir d'entendre ce qui se cache derrière les dits du \$ analysant. Mais surtout, ce discours n'est praticable comme tel que dans une cure analytique.

Serait-il cependant envisageable hors du cabinet de l'analyste et spécialement dans la position d'analyste-enseignant ? Comment penser la psychanalyse à partir de l'expérience clinique de l'analyse, qu'elle soit la sienne ou celle de sujets analysants ? Comment en conceptualiser une sémantique adéquate quant à l'ICSR ?

Et comment comprendre la position de Lacan-enseignant, quand il dit de lui qu'il se pose comme analysant notamment à la télévision, disant qu'il parle au nom d'un regard ? Cette indication permet l'écriture de la partie supérieure du *DA*, c'est-à-dire :  $a \rightarrow \$$  <sup>5</sup>.

C. Soler nous rappelle aussi que Lacan se dit *hystérique sans symptôme*. Voici les termes exacts de Lacan : « La différence entre l'hystérique et moi, [...] est ceci, qu'en somme l'hystérique est soutenue dans sa forme de trique par une armature, [...] distincte de son conscient [...], c'est son amour pour son père <sup>6</sup>. » Ainsi, quand Lacan se dit hystérique sans symptôme, ça ne peut signifier qu'une chose, précise-t-elle : son récit sur l'inconscient, son enseignement, dans un effort monumental pour porter cet inconscient au jour de la conscience, lui, Lacan ne parle pas avec son corps symptomatique, à la différence des hystériques de Freud.

Mais Lacan dira encore que l'analyste est double, il y a celui qui opère dans la cure et celui qui pense la psychanalyse avec son au-delà de ce qui s'en est déjà pensé. Dans le cas de l'hystérisation analysante de l'analyste, il s'agit d'y produire un savoir nouveau sur l'analyse et l'analyste. Ce qui en somme est convoqué dans la passe.

Ainsi Lacan met-il là son propre enseignement sur le compte de l'hystérie. Et les conséquences y sont essentielles pour penser l'école, donc l'EPFCL de laquelle il fut beaucoup question en matinée.

Et quand Lacan se dit hystérique « sans symptôme », ça veut dire : sans autre symptôme que d'intéresser au symptôme de l'autre. Or, *seul* le lien hystérique, selon Colette Soler orientée par Lacan, est susceptible de fonder un lien d'école original.

Car les deux discours précédents, *DM* et *DU*, nous ramènent à la foule freudienne, – à celle de la psychologie des foules (Freud, 1921) – et aux associations. Ainsi, « une École, comme expérience originale, ne peut être autre chose que l'obscénité du groupe associatif de psychanalystes, que grâce à ce *DH* qui la fonde comme lien social <sup>7</sup> ».

Car c'est bien là qu'est *la question du « style »* de Lacan, celui qui pointe un frayage, une *marque* laissant une cicatrice, signe d'un manque, tout comme le permet l'instrument de l'écriture qu'était le stylet, qui laisse une *trace* sur la tablette de cire par le retrait d'une part de cette matière – et dont le Sa « stylo » garde son origine latine –, écrivant d'une coupure, d'un trait la vérité cachée du sujet analysant ; cette vérité est pour la psychanalyse *vérité du désir*. Le style indique ainsi « *le point de soutenance de notre désir, avec toutes les conséquences qui en adviennent* <sup>8</sup> ».

Dit autrement, « le style c'est l'homme », mot célèbre de Buffon, prolongé par la question de Lacan : « l'homme à qui l'on s'adresse ? », ajoutant : « Ce serait simplement satisfaire à ce principe par nous promu : que dans le langage notre message nous vient de l'Autre, et pour l'énoncer jusqu'au bout : sous une forme inversée <sup>9</sup>. »

Il y a *du* psychanalyste à cette place de semblant alors occupée par Lacan. Mais Lacan, orientant la psychanalyse, élaborant selon ce qui vient d'un ailleurs, – tantôt une avancée, tantôt un remaniement s'appuyant sur la logique –, est, redisons-le, en position d'analysant. Je me suis d'ailleurs demandé s'il ne s'adressait pas d'abord à lui-même désirant, causé par son objet *a* – le recueil de textes intitulé *Je parle aux murs* en attesterait. De ce discours hystérisé s'élabore alors un « savoir nouveau » S2, tandis qu'il s'articule comme il se doit, selon son « désir de savoir » participant de son désir d'analyste.

Ainsi se construit la trame de la théorie lacanienne, sous-tendue par la logique propre à la psychanalyse. Car « qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend <sup>10</sup> ». Et c'est bien de cet *entendement* qu'il s'agit, pour qu'un *style* propre à chaque analyste se distingue des autres. Ce qui marque et particularise le style de Lacan, c'est donc ce qui s'y trace tel un frayage ou un sillon porteur de la *lettre* et qui, cette lettre une fois entraperçue, oriente son désir d'analyste.

C'est à partir de cet « entendu » que l'on peut parler, me semble-t-il, de *transmission*.

### La transmission

La transmission, en effet, quelle nuance la distinguant de l'enseignement de la psychanalyse peut-on y repérer ?

La position d'enseignant de la psychanalyse, telle que Lacan la décrit dès 1962-1963 <sup>11</sup>, implique son propre « désir de savoir » lié au manque, savoir nouveau, nouant le réel au symbolique et à l'imaginaire, ce qu'il avance douze ans plus tard quand il dit : « L'inconscient c'est le réel <sup>12</sup>. » Et c'est cette position de l'analyste-enseignant qui définit l'éthique du Sujet Lacan face au réel indicible et « angoissant, sans loi, même pas celle de la logique du langage <sup>13</sup> », comme le spécifiait il y a peu Colette Soler.

Cette position éthique se retrouve partout dans les textes recueillis de Lacan, dans ses écrits mais encore dans ses séminaires où les signifiants s'ajustent comme il se doit.

Jusqu'à la fin de son enseignement, face à des auditeurs, lecteurs ou élèves parfois ahuris de l'entendre ou de le lire, il surprend. Là encore, « prend qui veut ce que peut <sup>14</sup> », si vous me permettez cette petite touche personnelle. Car là où il y a *du* psychanalyste, rien d'autre ne peut se transmettre de l'art de l'expérience psychanalytique que la difficulté du dire.

Au-delà de sa passe, chaque Un analyste ne peut alors que se référer à une « *lettre* » de *lalangue*, ancrée dans les signifiants surgis de la chaîne signifiante énoncée mais donnant sens équivoque, soit lapsus inconscient énonciateur.

Et cette *lettre* hors sens, une fois l'équivoque épurée par le passage à l'écriture – car elle n'est *lettre* qu'à cet instant, entrevue par le petit côté de la lorgnette par lequel elle s'est attrapée pour lui –, n'est que trait fixant la jouissance du *parlêtre*.

Dès lors, la seule façon possible de transmettre ne serait-elle pas d'abord celle de son analyste d'alors, porteuse de la réponse au sujet analysant ? Lacan, cherchant à élargir cette transmission dans son École, laquelle est constituée de « Uns désassortis », a inventé la passe, où des passeurs, désignés par leur propre analyste, agissent comme intermédiaires pour permettre ce passage du sujet analysant d'une rive à l'autre dans ce dispositif, ou, plus précisément, le passage du « désir *du* savoir » présent à l'entrée en analyse au « désir *de* savoir », désir nouveau, enthousiasmant de l'analyste.

*Mots clés : réel, lettre, style, discours, trace*

1. [↑](#) S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées problèmes II*, Paris, PUF, 1987, p. 263.

2. [↑](#) Cf. l'en-tête de la première et de la quatrième de couverture dans la série de cinq recueils consacrés aux textes en rapport avec son enseignement et notamment *Mon enseignement et Je parle aux murs* (Paris, Seuil, 2010).

3. [↑](#) J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 458.

4. [↑](#) J. Lacan, *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 1987, p. 91.

5. [↑](#) C. Soler, « Qu'est-ce qui fait lien ? », cours du CCP, 2011-2012, p. 48.



6. [↑](#) *Ibid.*, p. 64-65.
7. [↑](#) *Ibid.*, chapitre VII.
8. [↑](#) É. Porge dans la revue *Essaim*, n° 7, Toulouse, Érès.
9. [↑](#) J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*
10. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.
12. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.
13. [↑](#) C. Soler se réfère le 25 février 2014 au discours actuel (DC) dans son commentaire qui fait suite aux propos d'Étienne Klein sur le réel des mathématiques, qu'il dit être rassurant.
14. [↑](#) Paroles m'étant venues spontanément et dont j'ai fait ma règle éthique de conduite.

VIII<sup>E</sup> RENDEZ-VOUS  
DE L' INTERNATIONALE  
DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Les paradoxes du désir

---

*Préludes*

## Susan Schwartz

### Du désir et de la mort

En 1947 une belle jeune femme se considérant indigne d'être l'épouse de son mari mourut en sautant du 86<sup>e</sup> étage de l'Empire State Building. Elle atterrit, apparemment intacte, sur le toit d'une voiture en stationnement. Une photo fut publiée dans le magazine *Life* peu de temps après, la photo étant censée représenter « la violence et le calme de la mort » tandis qu'elle « repose tranquille dans ce grotesque cercueil, son corps enfoncé dans le capot de la voiture ». La photo fut reproduite à plusieurs reprises dans différents contextes, y compris par Andy Warhol dans *Suicide (Corps en chute)*, 1962 <sup>1</sup>. La reproduction de cette image, qui représente une belle femme morte, est dans la tradition des nombreuses reproductions du masque mortuaire de la femme anonyme, *L'Inconnue de la Seine*, noyée et supposée suicidée, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le masque, avec son sourire énigmatique, a inspiré l'art et la littérature ; c'était un idéal érotique en ces temps-là <sup>2</sup>.

En 1846, Edgar Allan Poe écrivit : « La mort d'une belle femme est, incontestablement, le sujet le plus poétique du monde <sup>3</sup>. » « Poétique » parce que, pour lui, un poème est seulement un poème dans la mesure où il provoque l'excitation ; dans son nouage de beauté, désir et mélancolie, la mort d'une jeune femme attire, fascine mais dérange aussi. Pourquoi produit-elle cet effet ? Lacan dira dans le *Séminaire VI, Le Désir et son interprétation* : « L'objet du fantasme est cette altérité, image et pathos par où un autre prend la place de ce dont le sujet est privé symboliquement », soit le phallus <sup>4</sup>. C'est ce qui donne le cadre de son interprétation de la fonction d'Ophélie dans *Hamlet*, parce que, pour Hamlet, elle est l'objet conscient de son fantasme et le « baromètre » de sa relation à son désir. Lacan parle d'elle comme de « l'une des créations les plus fascinantes de l'imagination humaine <sup>5</sup> », l'une des plus captivantes et des plus troubles <sup>6</sup>. Pour lui elle est une créature de chair et de sang dont il qualifie le suicide d'« ambigu <sup>7</sup> ». Le lien entre beauté, désir et mort n'est pas évident, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose d'étrange en ce qui concerne le beau suicide et il y a aussi quelque chose du fétiche.

Comme fille-phallus, Ophélie est l'objet du désir d'Hamlet ; comme phallus extériorisé, symbole signifiant la vie, il la rejette et elle n'est réintégrée que dans son fantasme « au prix du deuil et de la mort »<sup>8</sup>. Dans la mort, qui produit un trou réel, elle devient l'objet impossible qui restitue sa valeur d'objet dans le désir<sup>9</sup>.

Pour Lacan, *Hamlet* est la tragédie du désir et du deuil, un deuil qui démontre la proximité des liens entre les registres réel, imaginaire et symbolique<sup>10</sup>. La relation entre désir et mort est paradoxale. Le désir relie le sujet à la vie dans sa quête d'un plus d'être, alors que la mort est la condition : la corpsification que le sujet subit comme effet de son aliénation au signifiant. « [Le] désir est porté par la mort », dit Lacan, et c'est le seul et unique sens de la vie<sup>11</sup>.

Traduction : Patricia Dahan

Mots-clés : désir, deuil, mort

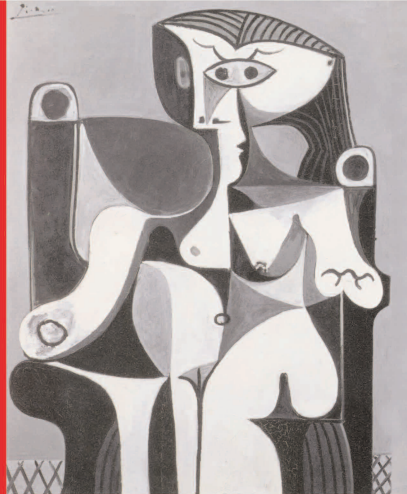
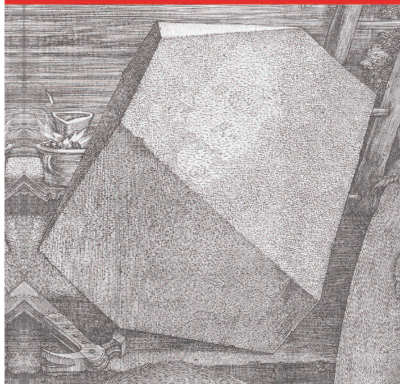
- 
1. ↑ <http://kottke.org/08/07/the-most-beautiful-suicide>
  2. ↑ [http://en.wikipedia.org/wiki/L'Inconnue\\_de\\_la\\_Seine](http://en.wikipedia.org/wiki/L'Inconnue_de_la_Seine)
  3. ↑ Edgar Allan Poe, « The Philosophy of Composition » : <http://xroads.virginia.edu/~HYPER/poe/composition.html>
  4. ↑ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière et Le Champ freudien éditeur, juin 2013, p. 370 (leçon du 15 avril 1959).
  5. ↑ *Ibid.*, p. 291 (leçon du 4 mars 1959).
  6. ↑ *Ibid.*, p. 357 (leçon du 8 avril 1959).
  7. ↑ *Ibid.*, p. 292 (leçon du 4 mars 1959).
  8. ↑ *Ibid.*, p. 380, 382 (leçon du 15 avril 1959).
  9. ↑ *Ibid.*, p. 396-397 (leçon du 22 avril 1959).
  10. ↑ *Ibid.*, p. 399 (leçon du 22 avril 1959).
  11. ↑ Jacques Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 642.



VIII<sup>e</sup> Rendez-vous de l'Internationale des Forums  
et IV<sup>e</sup> Rencontre Internationale de l'École  
de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

## Les paradoxes du désir

Paris 2014 25-27 juillet  
July - julio - luglio - julho



Femme assise (Jacqueline)-P. Picasso-1962 © Succession Picasso 2013

The paradoxes of desire  
Las paradojas del deseo  
I paradossi del desiderio  
Os paradoxos do desejo

[www.paris2014.champlacanian.net](http://www.paris2014.champlacanian.net)

Palais des Congrès - 2, pl. de la Porte Maillot 75017 Paris

AIRFRANCE  KLM  
TRANSPORTS OFFICIELS OFFICIAL CARRIER



---

# Bulletin d'abonnement

au *Mensuel* numérique, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 30 € à l'ordre de :  
Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Les membres de l'EPFCL recevront automatiquement le *Mensuel*.  
Les inscrits aux CCP le recevront *via* leur CCP respectif.

Vente des *Mensuels* papier jusqu'au numéro 83 de décembre 2013 inclus : 7 €

- excepté pour les numéros spéciaux : 10 €
  - n° 12 - Politique et santé mentale
  - n° 15 - L'adolescence
  - n° 16 - La passe
  - n° 18 - L'objet a dans la psychanalyse et dans la civilisation
  - n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse
  - n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :  
EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)